This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581083 2
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
G R E S S E T.

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE GRESSET.

TOME SECOND.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

A PARIS.

1791.

Digitized by Google

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Edouard, Tragédie, précédée d'une petite Pièce de vers, de l'Avertissement, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Sidney, Comédie, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Digitized by Google

ÉDOUARD III,

TRAGÉDIE,

DE GRESSET;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 22 Janvier 1740.

. . . . . . Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre et vitam impendere vero.

JUVENAL.

A

Digitized by Google

PERSONNAGES.

EDOUARD III, Roi d'Angleterre.

ALZONDE, héritiere du Royaume d'Ecosse, sous le nom d'Aglaé.

Le Duc de VORCESTRE, Ministre d'Angleterre.

EUGÉNIE, fille du Duc de Vorcestre et veuve du Comte de Salisbury.

Le Comte D'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugénie.

AMÉLIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scene est à Londres.

Digitized by Google

VERS

ADRESSÉS A LA NATION.

J'AVOIS à peindre un sage, heureux, digne de
l'être,
L'oracle de la probité,
Le pere des sujets, le conseil de son Maître,
L'honneur de la Patrie et de l'humanité.
Dans cette image fidelle,
France, tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modele
Aux vertus des autres climats.

C'est le Duc de Choiseul que Gresset a eu en vue dans ces vers.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

On ne trouvera ici de vraiment historique que l'amour d'Edouard III pour la Comtesse de Salisbury, l'héroïque résistance de cette femme illustre, et le renouvellement des prétentions d'Edouard premier sur l'Ecosse. Tout le reste, ajusté à ces faits principaux, est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Angloise pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites sur le coup de Théatre du quatrieme acte ; spectacle offert en France pour la premiere fois. Je dirai seulement, autorisé par le Législateur même ou le Créateur du Théatre François, (P. Corneille, dans ses *Discours sur la Tragédie.*) que la maxime de ne point ensanglanter la scene ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité. Médée égorgeant publiquement ses enfans révolteroit la nature, et ne produiroit que l'horreur ; mais la mort d'un scélérat, en offrant avec terreur le

Digitized by Google

châtiment du crime, satisfait le Spectateur. Pour démontrer, d'ailleurs, que cet événement est dans la nature, je n'ai besoin d'autre réponse que l'applaudissement général dont le Public l'a honoré, dans toutes les représentations. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai. On doit s'honorer des critiques, mépriser les satyres, profiter de ses fautes, et faire mieux.

Digitized by Google

SUJET D'ÉDOUARD III.

ALZONDE, héritiere du Royaume d'Ecosse, conquis par Edouard III, Roi d'Angleterre, doit être unie à ce Monarque, qu'elle aime, et qui, par politique, a promis de former cet hymen pour consoler les Ecossois d'être passés sous la domination des Anglois; mais il aime Eugénie, fille de son premier Ministre, le Duc de Vorcestre, jeune veuve du Comte de Salisbury, et il veut l'épouser, au mépris de la promesse qu'il a faite à Alzonde. Vorcestre, que l'ambition de voir monter sa fille sur le trône ne peut éblouir, demande à s'exiler de la Cour, avec sa fille, qui y consent; et cette démarche, toute simple en elle même, est présentée à Edouard, par Volfax, son Capitaine des Gardes et son confident, comme une rébellion de la part de Vorcestre, de la gloire duquel il est jaloux, et qu'il veut

Digitized by Google

perdre. Pour y parvenir, il l'accuse d'être d'intelligence avec les Ecossois, que l'on sait vouloir secouer le joug des Anglois. Vorcestre est arrêté et menacé de subir le dernier supplice, si sa fille ne devient aussi-tôt l'épouse d'Edouard. Mais Arondel, ancien ami de Vorcestre, et qui après avoir été quelque tems éloigné de Londres, apprend, en y rentrant, le danger que court son ami, demande à le voir, et lui propose de faciliter son évasion, en se chargeant lui-même de ses fers. Sur le refus de Vorcestre, il lui offre de périr avec lui, et lui présente un poignard, qu'il ne peut également le déterminer à accepter. Vorcestre, ne se sentant point coupable, veut attendre son jugement. Cependant on a surpris une lettre séditieuse adressée aux Ecossois par Volfax, en complicité avec Alzonde, qui est à la Cour d'Edouard, déguisée sous le nom d'Aglaé, et qui ne peut dévorer l'affront qu'il veut lui faire, en lui préférant Eugénie. Cette lettre a été envoyée à Vorcestre, et il la remet à Arondel, pour la faire parvenir au Roi. Volfax, caché près du lieu de cette entrevue, a entendu le projet formé contre lui, et vient pour arrêter Arondel, qui le

Digitized by Google

frappe du poignard qu'il avoit voulu donner à Vorcestre. Arondel est mené au Roi, et il lui dévoile le complot d'Alzonde et du perfide Volfax, qu'il vient d'immoler. Alzonde, voyant qu'elle est découverte, se tue; mais, avant, elle a fait empoisonner Eugénie, qui vient expirer dans les bras de son pere, et aux yeux d'Edouard, à qui elle apprend, en mourant, qu'elle l'aimoit, et le sacrifice qu'elle faisoit en refusant de s'unir à lui, contre la foi des traités et l'intérêt de l'État. Edouard, désolé, rend son amitié et toute sa confiance à Vorcestre, dont il reconnoît l'innocence; et ils déplorent ensemble la perte, l'un d'une fille chérie, et l'autre d'une amante adorée.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ÉDOUARD III.

« *Édouard III* eut neuf représentations de suite dans sa nouveauté, dit le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*. Cette Piece étoit le coup d'essai de l'Auteur, et dans lequel on découvrit de grandes beautés. C'est la premiere Tragédie où il a été hasardé de faire tuer un des personnages en présence des Spectateurs. Cette hardiesse réussit. L'action fut, à la vérité, exécutée parfaitement par le célebre Acteur qui jouoit le rôle d'Arondel. »

« Cette Tragédie, dont la marche, les mouvemens et le coloris pouvoient être moins foibles, est noblement écrite, élégamment versifiée et magnifiquement sentencieuse, observe le Pere

Digitized by Google

Daire, dans sa *Vie de Gresset*. On remarque, dans *Edouard III*, des traits pleins d'une vive chaleur, et des scenes d'un effet vraiment héroïque et touchant.... Le coup de poignard qu'Arondel donne à Volfax (scene huitieme quatrieme acte) a été beaucoup approuvé, en même tems, blâmé ; mais les Auteurs tragiques ont obligation à Gresset d'avoir introduit cette nouveauté hardie. Il est beau d'ouvrir de nouvelles sources de plaisirs. La seule regle que la nature connoisse, c'est celle de plaire.... Cet Ouvrage donne une idée bien avantageuse de celui qui l'a enfanté.... On y voit le portrait d'un sage Ministre, (le Duc de Choiseul) dans la personne de Vorcestre ; et par-tout le Poëte y fait connoître la délicatesse de son esprit. »

Cette Piece fut imprimée, à Paris, dans l'année de sa premiere représentation, et insérée, depuis, dans toute les éditions qui ont été faites des Œuvres de Gresset.

Les rôles d'Edouard, de Vorcestre, d'Arondel, de Volfax et de Glaston, Officier de la garde d'Edouard, furent remplis par Grandval, Sarrazin, Dufresne, Le Grand et Dubreuil ;

Digitized by Google

et ceux d'Alzonde et d'Eugénie, d'Amélie et d'Ismene, leurs confidentes, le furent par Mesdemoiselles Dumesnil, Gaussin, Dubreuil et Jouvenet.

Le sujet avoit déja été traité deux fois, en [illegible], avant Gresset. En 1580, par Cosme de La Gambe, surnommé Château-Vieux, Valet-de-chambre d'abord du Roi Charles IX, et, ensuite, du Duc de Nemours.

Il paroît que l'*Edouard* de Château-Vieux, ainsi que plusieurs autres Tragédies et Comédies de cet Auteur, ne furent jamais représentées, ni imprimees. Seulement « il les récita publiquement devant Charles IX et Henri III, » dit Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres de France*, tome premier, page 464. C'est tout ce que l'on connoît de l'*Edouard* de Château-Vieux.

En 1639, La Calprénede fit jouer une Tragi-Comédie, sous le titre d'*Edouard*, et qui fut imprimée l'année suivante, à Paris, chez Augustin Courbé, *in* 4°., avec une Epître dédicatoire adressée au Duc d'Angoulême, dans laquelle le sieur Gautier de Coste, Seigneur de La

Digitized by Google

Calprénede, Toulgou, Valéminy, &c., du Diocese de Cahors, d'abord Officier dans le Régiment des Gardes, et, ensuite, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, promet de ne plus s'occuper de littérature. « Le commerce des Muses fait tort à la fortune, dit-il. J'ai remarqué, avec un de mes amis, qu'il est désavantageux et fatal à un Gentilhomme d'avoir quelques-unes de leurs graces particulieres, et que si un homme de cette condition sait chanter, ou jouer du luth, ou faire des vers, quoique ces occupations ne le détournent point de plus sérieuses, et qu'il s'emploie, avec honneur, à toutes celles de sa profession, on oublie tout ce qu'il a de bon pour dire : *C'est un joueur de luth*, *c'est un Musicien*, *c'est un Poëte*.... &c. »

Quoique du tems du sieur Gautier de Coste cet absurde préjugé existât assez généralement, et qu'il ne pût pas trop prévoir que non-seulement il seroit entiérement détruit de nos jours, mais encore qu'il viendroit un tems où la plupart de ceux de nos roturiers qui s'occuperoient de littérature auroient la manie de vouloir se faire passer pour autant de Gentilshommes, le Seigneur

de

Digitized by Google

de La Calprénede, Toulgou, Valéminy, et autres lieux, ne tint cependant pas bien exactement sa promesse; car depuis son *Edouard*, il composa et fit représenter cinq nouvelles Tragédies, dont quatre en vers et une en prose, desquelles on ne se ressouvient pas plus que de celle d'*Edouard*, et de quatre autres par lesquelles il l'avoit fait précéder. C'étoit bien la peine de continuer ainsi à déroger à sa noblesse!

Voici, à-peu-près, l'extrait que les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, donnent de l'*Edouard* de La Calprénede.

« Edouard, Roi d'Angleterre, est passionnément amoureux de la Comtesse de Salisbury. (Ce fut à cause d'elle qu'il institua l'Ordre de la Jarretiere; et l'on sait à quelle occasion.) La Comtesse oppose à la passion du Roi une vertu à toute épreuve. Isabelle, mere d'Edouard, Princesse ambitieuse, et qui craint que la passion de son fils ne lui dérobe une partie de l'autorité qu'elle a sur lui, engage le Duc de Mortimer, attaché à son service, à répandre le bruit que la Comtesse a dessein d'attenter sur la vie du Roi. Edouard croit cette calomnie; et, en effet, il

Digitized by Google

apperçoit un poignard caché dans une des manches de la robe de la Comtesse. Sur cet indice, il la fait arrêter. La Comtesse se justifie du crime que l'on lui impute, en disant que Mortimer est venu l'avertir que le Roi avoit résolu de la déshonorer ; et que, pour éviter ce malheur, elle s'étoit munie d'un poignard pour s'ôter la vie, au cas qu'Edouard voulût exécuter ce projet. Le Roi, touché de la vertu de la Comtesse, prend la résolution de l'épouser. Il exile la Reine, sa mere, et chasse honteusement Mortimer. Cette Piece est foible ; mais elle a, cependant, de certaines beautés de détail, » ajoutent les freres Parfaict.

François Grenaille, d'Userche, en Limosin, Auteur d'une Tragédie, intitulée *L'Innocent malheureux*, ou *La mort de Crispe*, publia un éloge pompeux de l'*Edouard* de La Calprénede, dont il étoit l'ami, et presque le compatriote, et il ne tint pas à lui que cette Piece ne passât pour un chef-d'œuvre ; mais on n'en voulut rien croire dans le tems, sur la parole de Grenaille, et il y a apparence qu'on ne le croira pas davantage de nos jours.

Digitized by Google

ÉDOUARD III,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

Par de foibles conseils ne crois plus m'arrêter.
Au comble du malheur, que peut-on redouter ?
Oui, je vais terminer ou mes jours, ou mes peines :
Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que, rappellée où régnoient mes ayeux,
J'ai quitté la Norvege, et qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard et me cache et m'enchaîne,
Que de jours écoulés !... Jours perdus pour ma haine !
L'Écosse cependant éleve en vain sa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser ses tyrans, pour servir ma vengeance,
Pour renaître, Edimbourg n'attend que ma présence.
D'un vil déguisement c'est trop long-tems souffrir ;
Il faut fuir, Amélie, et régner, ou mourir.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Ah ! Madame, arrêtez. Que prétendez-vous faire ?
Le conseil du courroux est toujours téméraire.
Dissimulez encore ; assurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie.
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruisant votre espoir, traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats,
Prise par vos vainqueurs, sans en être connue,
Sans honte, vous pouvez vous montrer à leur vue ;
Vous auriez à rougir si vos fiers ravisseurs
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs ;
Mais du secret encor vous êtes assurée,
Et la honte n'est rien quand elle est ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave. Un cœur né pour régner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner.
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri c'est assez qu'il le sache.
Le secret ne peut point excuser nos erreurs ;
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs !....
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite ?
Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits,
Et des maux que produit l'ambition des Rois ;
Fugitive au berceau, quand mon malheureux pere
Au glaive d'un vainqueur prétendant me soustraire,
Au Prince de Norvege abandonna mon sort,

Digitized by Google

M'éloigna des États que me livroit sa mort,
Pensoit-il, qu'unissant tant de titres de haine,
Devant poursuivre un jour sa vengeance et la mienne,
Héritiere des Rois, éleve des Héros,
Je perdrois un instant dans un lâche repos ?
Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pu, sans m'avilir, suspendre ma vengeance,
La sacrifier même à l'espoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flattée, ainsi que mes sujets,
Qu'Édouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Écosse et l'Angleterre,
Alloit m'offrir sa main, et, par ce juste choix,
Réunir nos drapeaux, nos sceptres et nos droits ;
Mais, par tant de délais dès long-tems trop certaine
Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
Attends-tu la prudence où regne la fureur ?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes ayeux dans leur séjour m'appelle ;
Je les entends encor : « Nous régnions, et tu sers !
» Nous te laissons un sceptre, et tu portes des fers !
» Regne, ou prête à tomber, si l'Écosse chancelle,
» Si son regne est passé, tombe, expire avant elle !
» Il n'est dans l'univers, en ce malheur nouveau,
» Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau... »
Vous serez satisfaits, mânes que je révere !
Vous connoîtrez bientôt si mon sang dégénere,
Si le sang des Héros a passé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaisser à souffrir un vainqueur !

Digitized by Google

AMÉLIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée ;
Mais comment, sans secours, d'ennemis entourée...

ALZONDE, *l'interrompant.*

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein,
Et, prête à l'achever, je puis t'instruire enfin.
Ce Volfax, que tu vois le flatteur de son maître,
Comblé de ses bienfaits, ce Volfax n'est qu'un traître.
De Vorcestre, sur-tout, ennemi ténébreux,
Rival de la faveur de ce Ministre heureux,
Trop foible pour atteindre à ces degrés sublimes
Par l'éclat des talens, il y va par les crimes ;
D'autant plus dangereux pour son Roi, pour l'État,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte son secours. Je sais trop, Amélie,
Qu'un traître l'est toujours, qu'il peut vendre ma vie ;
Mais son ambition me répond de sa foi.
Assuré qu'en Écosse il régnera sous moi,
Il me sert. Par sa main, de ce séjour funeste,
J'écris à mes sujets, j'en rassemble le reste ;
J'ai fait plus. Par ses soins, j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'esprit séditieux ;
J'en dois tout espérer. Chez ce peuple intrépide
Un projet n'admet point une lenteur timide.
Ce peuple impunément n'est jamais outragé :
Il murmure aujourd'hui ; demain il est vengé.
Des droits de ses ayeux jaloux dépositaire,

Éternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent juge du trône et tyran de ses Rois,
Il osa... Mais on vient... C'est Volfax que je vois.

SCENE II.

VOLFAX, ALZONDE, AMÉLIE.

VOLFAX, *à Alzonde.*

TROP long-tems votre fuite est ici différée,
Madame ; à s'affranchir l'Ecosse est préparée.
Tout conspire à vous rendre un Empire usurpé.
D'autres soins vont tenir le vainqueur occupé ;
Le trouble regne ici. Formé par la victoire,
Le soldat redemande Édouard et la gloire.
Le peuple veut la paix. Au nom de nos Héros,
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux.
Je ne crains que Vorcestre. Ame de cet Empire,
Il range, il conduit tout à la paix qu'il desire.
Contraire à mes conseils, s'il obtient cette paix,
Je le perds, par-là même, et suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abyme environne.
Déja, par des avis parvenus jusqu'au trône,
Je l'ai rendu suspect, j'ai noirci ses vertus :
Encore un pas, enfin, nous ne le craignons plus.
Du progrès de mes soins l'Écosse est informée :
Paroissez ; un instant vous y rend une armée.

Digitized by Google

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Édouard.
Je vais tout employer pour hâter mon départ.
On me soupçonneroit si j'étois fugitive ;
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive.
Allez, ne tardez plus : achevez vos projets.
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.
(*Volfax sort.*)

SCENE III.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

Tout est prêt, tu le vois ? Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir cet asyle infidele.
On a vu, d'un des miens si j'en crois le rapport,
Arondel cette nuit arriver en ce port.
En Norvege souvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux, j'y serois reconnue.
Le tems presse ; il faut fuir : ménageons les instans.
Ce jour passé, peut-être il n'en seroit plus tems.

AMÉLIE.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé, dans ce Palais conduite,
On me croit Neustrienne, on ne soupçonne rien.
Appui des malheureux, Vorcestre est mon soutien.

Digitized by Google

Il permettra sans peine, exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance.
Je viens pour ce départ demander son aveu,
Et je croyois déja le trouver en ce lieu....
Mais, s'il faut t'achever un récit trop fidele,
Le pourras-tu penser ? Quand le trône m'appelle,
Quand l'Écosse gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMÉLIE.

Qui peut vous arrêter? Comment pourroit vous plaire
Ce Palais décoré d'une pompe étrangere ?
Tout ici vous présente un spectacle odieux,
Ce trône annonce un maître, et le vôtre en ces lieux.
Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'oppresseur de vos droits, l'usurpateur....

ALZONDE, *l'interrompant.*

Arrête.
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'univers,
Et tu peins un tyran. Dans mes affreux revers
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable !..
Tu m'entends ?... J'en rougis. Vois tout mon désespoir !
Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir :
Je le sais ; mais tel est mon destin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs !
J'arrivois en courroux ; mais mon ame charmée
A l'aspect d'Édouard se sentit désarmée.

Digitized by Google

Sans doute que l'amour, jusqu'au sein des malheurs,
S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs.
Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire.
Il me dit qu'enchaînant le plus grand des guerriers,
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'Amour il n'est plus d'autres maîtres!
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres;
Je ne vis qu'Édouard. Captive, sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient; mais c'étoit près de lui....
Pourquoi me rappeler la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme?
Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux;
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux!
Les foibles sentimens que l'Amour nous inspire
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire.
Régner est mon destin, me venger est ma loi:
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons.... Mais, pour troubler un bonheur que j'abhorre,
Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore!
Parmi tant de Beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour!
On trompe rarement les yeux d'une rivale!
Ma haine m'a nommé cette Beauté fatale.
Si dans ces tristes lieux l'Amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'Amour dans le sang, dans les pleurs...
Mais Vorcestre paroît... Laisse-nous, Amélie.
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

(*Amélie sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

VORCESTRE, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

Vous, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux,
Jettez les yeux, Milord, sur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triste destinée !
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour.
Par vos soins honorée et libre en cette Cour,
Je sais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire;
Mais, quels que soient les biens d'une terre étrangere,
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,
Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur;
Souffrez donc qu'écoutant la voix de la patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie.
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un asyle honorable,
Unie avec ma fille, heureuse en ce Palais,
De votre éloignement différez les apprêts;
A mon cœur alarmé vous êtes nécessaire.
Eugénie immolée à sa tristesse amere,
Demande à quitter Londre; et, changeant de climats,
Veut cacher des chagrins, qu'elle n'explique pas.

Digitized by Google

Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croyois sa douleur par le tems assoupie ;
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs.
Je la vois dans les pleurs ; je surprends des soupirs :
C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dus.
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit par des nœuds plus forts vous attacher près d'elle?
Pour l'arrêter ici, par zele, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel tems fuiriez-vous les bords de la Tamise?
Connoissez les dangers d'une telle entreprise ;
D'armes et de débris voyez les flots couverts.
La discorde a troublé la sureté des mers.
Un reste fugitif de l'Écosse asservie,
Sur ces côtes errant, sans espoir, sans patrie,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau.
Attendez que la paix, rendue à ces contrées,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'amour de la patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne savent point changer.
Vous ne souffrirez point, jusqu'ici plus sensible,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexible,
Qu'on perde devant vous des larmes et des vœux,
Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

VORCESTRE.

Digitized by Google

VORCESTRE.

Heureux !. . . . que dites-vous ? Apparence trop vaine !
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux, unis pour tout détruire ;
Responsable du sort et des événemens,
Des miseres du peuple et des brigues des Grands ;
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'Empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je suis lié,
Sort toujours déplorable, et toujours envié !
C'est peu que les périls, l'esclavage et la peine,
Que dans tous les États le ministere entraîne ;
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs,
Ministre d'un Empire où regnent deux pouvoirs ;
Où je dois, unissant le trône et la Patrie,
Sauver la liberté, servir la Monarchie ;
Affermir l'un par l'autre, et former le lien
D'un Peuple toujours libre, et d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :
Maître et Juge de tout, de tout on est esclave ;
Et régir des mortels le destin inconstant
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité

Digitized by Google

Du néant des grandeurs et de l'humanité !....
Mais le Roi vient.... Allez; consolez Eugénie.
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

(*Alzonde sort.*)

SCENE V.

ÉDOUARD, VOLFAX, GLASTON, GARDES, VORCESTRE.

ÉDOUARD, *à Volfax.*

Je souscris à vos vœux, et consens aux exploits
Qu'un peuple de Heros brigue par votre voix.
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites
De mes destins guerriers ne sont pas les limites:
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux,
Et les loix d'Albion chez des Peuples nouveaux.
De mes ordres, Volfax, vous instruirez l'armée.
Que ma flotte en ces ports ne soit plus renfermée;
Qu'arbitre des combats, souveraine des mers,
Elle enchaîne l'Europe, étonne l'univers;
Que terrible et tranquille au milieu des tempêtes,
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.

(*Aux Gardes.*)

Allez.... Vous, qu'on me laisse.

(*Volfax, Glaston et les Gardes sortent.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

ÉDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble et ma douleur.
Lorsque le Peuple Anglois, au sein de la victoire,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire,
Entraîné par la voix d'un conseil de soldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats?
Je n'ai jamais trahi mon austere franchise,
Et, si dans ces dangers elle est encor permise,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits.
Un peuple libre et vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-tems un malheur nécessaire:
L'Écosse étoit pour vous un trône héréditaire.
Les droits que votre ayeul sur elle avoit acquis
Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis:
Vous y régnez enfin; mais pour finir la guerre
Dont ce Peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous savez à quels soins l'État s'est attendu?
Vous avez consenti d'unir par l'hyménée
L'héritiere d'Écosse à votre destinée,
Sûr que ce Peuple altier adoptera vos loix
En voyant près de vous la fille de ses Rois.

Digitized by Google

Je sais que ce Royaume, affoibli par ses pertes,
Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes.
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de leur joug et de votre pouvoir;
Mais, armant tôt ou tard ses haines intestines,
L'Écosse peut encor sortir de ses ruines;
Surprendre ses vainqueurs, rétablir son destin:
Un bras inattendu porte un coup plus certain.
Jamais dans ces climats on n'est tranquille esclave,
Et pour la liberté le plus timide est brave.
Tous leurs Chefs ont péri; mais en de tels complots,
Le premier téméraire est un Chef, un Héros.
Sous l'astre dominant de cette destinée
Qui tient à vos drapeaux la victoire enchaînée,
On craint peu, je le sais, leurs efforts superflus,
Leur révolte est pour vous un triomphe de plus;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste:
La victoire toujours fut un fléau céleste,
Et tous les Rois, au Ciel qui les laisse régner,
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner.
Remplissez donc, Seigneur, l'espoir de l'Angleterre;
Vos essais éclatans ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de Conquérant;
Passez le Héros même: un Roi juste est plus grand!
Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre;
Parlez: donnez la paix dont vous êtes l'arbitre;
Et, pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princesse.
C'est l'espoir de l'État, et c'est votre promesse.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer?
Quel hymen!.... Non, Vorcestre, il n'y faut plus
penser.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous? Quelle triste nouvelle?....
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidele,
Se respectant lui-même en ses engagemens,
Ne démentira point ses premiers sentimens.
Votre parole auguste au trône appelle Alzonde:
La parole des Rois est l'oracle du monde.
D'ailleurs, vous le savez, la Patrie a parlé?
Confirmé par la voix de l'État assemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable:
D'affreux dangers suivroient un changement semblable.
Ce Peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le trône est en ces lieux au bord d'un précipice:
Il tombe, quand pour base il n'a plus la justice;
Et si mon zele ardent pour votre sûreté
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres;
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos
maîtres.
Je dis plus; au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeler l'exemple de nos jours.
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce diadême;
Du trône descendu, votre pere lui-même
Avant ses jours a vu son regne terminé.
Il pouvoit vivre heureux et mourir couronné,

Digitized by Google

S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers maîtres,
Marchent, après le Ciel, les droits de nos ancêtres ;
Qu'en ce même Palais l'altiere liberté
Avoit brisé déja le trône ensanglanté ;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

ÉDOUARD.

Un trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits ;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengeance.
Quelle est donc la Patrie ? Eh ! le brave soldat,
Le vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'État ?
Quoi ! d'obscurs Sénateurs, que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zele pour l'Empire,
Croiront-ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros ?
Vainement on m'annonce un avenir funeste,
Fondé sur ces appuis je crains peu tout le reste ;
Héritier de leur nom, si j'imite vos Rois,
Je n'imite que ceux qui vous firent des loix.
Ce n'est que des vainqueurs que je reçois l'exemple ;
Et chargé d'un destin que l'univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un Peuple audacieux, mais fait pour obéir.
Tout changement, d'ailleurs, plaît au Peuple volage ;
C'est sur l'événement qu'il regle son suffrage :
A quelque extrémité qu'on se soit exposé,
Qui parvient au succès n'a jamais trop osé.

Digitized by Google

VORCESTRE.

Puissiez-vous l'ignorer !.... mais, j'oserai le dire,
La force assure mal le destin d'un Empire ;
Le Peuple, aux loix d'un seul asservissant sa foi,
Crut se donner un pere en se donnant un Roi.
Il n'a point prétendu par d'indignes entraves
Dégrader la nature et faire des esclaves.
On vous chérit, Seigneur ; c'est le sceau de vos droits :
Le bonheur des sujets est le titre des Rois.

ÉDOUARD.

Eh ! bien, vous le pouvez ; procurez à l'Empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aspire ;
Non moins zélé sujet que sage citoyen,
Bannissez la discorde ; il en est un moyen.
On demande la paix : je voulois la victoire ;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire,
Si, changé par vos soins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes desirs, quand je fais tout pour lui.
Vous avez son estime, et vous serez son guide.
Du trône et de ma main que mon cœur seul décide.
D'un douteux avenir c'est trop s'inquiéter :
L'Écosse dans les fers n'est plus à redouter....
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele intéresse,
Vous qui savez ma gloire, apprenez ma foiblesse.
Quand le sort le plus beau semble combler mes vœux,
Couronné, triomphant, je ne suis point heureux ;
Et, cherchant les hasards dans ma tristesse extrême,
Si je fuis le repos, c'est pour me fuir moi-même.

Digitized by Google

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux.
Je vous estime assez pour vous ouvrir mon ame;
Recevez le premier le secret de ma flamme.
Les graces, les vertus sont au-dessus du sang,
Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang....
Pourras-tu sur mon choix me condamner encore,
Quand tu sauras le nom de celle que j'adore,

(*Voyant Vorcestre frémir, avec surprise.*)

O pere trop heureux !... Mais, quoi ! vous frémissez ?
De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés ?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je suis citoyen avant que d'être pere;
Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré,
Si moi-même à mes yeux j'étois déshonoré.
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadêmes,
Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes.
Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur,
Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.
Mais de vos sentimens je connois la noblesse;
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foiblesse,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix et la gloire, et peut-être encor plus.
Oui, je crains tout pour vous. Vieilli sur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages.

Digitized by Google

La plus foible étincelle embrase ce climat,
Et rien dans ces momens n'est sacré que l'État.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême
Trahiroit la Patrie, et l'honneur, et vous-même.

ÉDOUARD.

Votre zele m'est cher; mais un injuste effroi
Vous fait porter trop loin vos alarmes pour moi.
Élevé dans la paix, nourri dans des maximes
Dont le préjugé seul fait des droits légitimes,
Vous pensez qu'y souscrire et régner foiblement,
Est l'unique chemin pour régner surement;
Mais des maîtres du monde et des ames guerrieres
Le Ciel étend plus loin l'espoir et les lumieres;
Et, couronnant nos faits, il apprend aux États
Qu'un vainqueur fait les loix, et qu'il n'en reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des tems qui précedent ma vie?
Qu'esclave du passé, Souverain sans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je lise mon devoir,
Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
Dans ce peuple oublié de Monarques timides
Qu'on a vu, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir sur le trône, esclaves couronnés?
Vous savez mes desseins; c'est à vous d'y répondre.
On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter Londre.
Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même, en cet instant,
Allez lui déclarer que le trône l'attend.
Fiez-vous à mon sort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée,
De la force des loix que ma voix prescrira,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

Digitized by Google

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime ?
Vous voyez devant vous la premiere victime !
Oui, de mes vrais devoirs instruit et convaincu,
S'il faut les violer, prononcez ; j'ai vécu.
Je connois Eugénie, et j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle.
Elle n'a pour ayeux que de vrais citoyens,
Des droits de la Patrie inflexibles soutiens ;
Et le sceptre à ses yeux sera d'un moindre lustre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre....
Mais si, trompant mes soins, ma fille obéissoit,
Si, changé jusques-là, son cœur se trahissoit....
Un exil éternel....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Arrêtez, téméraire !
Exécutez mon ordre, ou craignez ma colere.
Quant aux soins de l'État, je saurai commander,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

(Il sort.)

SCENE VII.

VORCESTRE, *seul.*

Quel sinistre pouvoir, malheureuse Angleterre,
Éternise en ton sein la révolte et la guerre ?
Incertain, alarmé, dans cet état cruel,
Que n'ai-je tes conseils, ô mon cher Arondel !
Quel désert te renferme, ô sage incorruptible ?

Digitized by Google

Faut-il que la vertu, la sagesse inflexible
Qui t'éloignent des soins, des chaînes de la Cour,
Me laissent si long-tems ignorer ton séjour?....
Ciel! je me reste seul; mais ton secours propice
Vient toujours seconder qui défend la justice.
Allons sur un Héros faire un dernier effort....
S'il n'est plus qu'un tyran, allons chercher la mort.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ISMENE.

ISMENE.

Que craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous, Madame,
De m'avoir dévoilé le secret de votre ame ?
Ce penchant vertueux, ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois, honore votre cœur :
La vertu n'exclut point une ardeur légitime,
Quel cœur est innocent, si l'amour est un crime !

EUGÉNIE.

Cruelle ! par quel art viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur désespéré respectant la foiblesse,
Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse.
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappelé,
Puisqu'enfin, malgré moi, mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'espoir, l'espoir seul qui me reste,
Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste ;
Que moi-même à tes yeux je doute désormais
Si tu le sais encor, si tu le sus jamais.

ISMENE.

Digitized by Google

ISMENE.

On soulage son cœur en confiant sa peine;
Pourquoi m'avoir caché ....

EUGÉNIE, *l'interrompant.*

Moi-même, chere Ismene,
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Osois-je me connoître et lire dans mon cœur?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître?
Jointe à Salisbury sans presque le connoître,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le sort sans mon choix avoit formé les nœuds.
J'estimai d'un époux la tendre complaisance,
Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance;
Et, malgré mes efforts, mon cœur indépendant
Réservoit pour un autre un plus doux sentiment...
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée!
Par mon nouveau destin en ces lieux appelée,
(*A part.*)
Je vis..... Fiere vertu! pardonne ce soupir!
J'en adore à la fois et crains le souvenir....
(*A Ismene.*)
Dans ce jeune Héros je sentis plus qu'un Maître;
Mon ame à son aspect reçut un nouvel être:
Je crus que jusqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois pas vécu.
Que te dirai-je enfin? heureuse et désolée,
Maîtresse à peine encor de mon ame accablée,
Trouvant le désespoir dans mes plus doux transports,
Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en est fait; libre enfin je dois fuir et me craindre.

Digitized by Google

J'ai su cacher ma honte, et j'ai pu me contraindre,
Tandis que le devoir défendoit ma vertu;
Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu......
Te dirai-je encor plus ? On croit tout quand on aime:
Oui, depuis le moment que je suis à moi-même,
Cet amour malheureux, et nourri de mes pleurs,
Ose écouter l'espoir et chérit ses erreurs;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vue,
Je crois .... Mais où m'emporte un aveugle transport?
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert et la mort !....
Ne puis-je cependant entretenir mon pere?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me désespere?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici.... Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'espoir qui s'offre à votre amour?
Le trône à vos attraits....

EUGÉNIE, *l'interrompant.*

Que dis-tu, malheureuse?
Quel fantôme brillant, quelle image flatteuse
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir?
Garde-toi de nourrir un dangereux espoir!
Tu me rendrois heureuse en flattant ma tendresse;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse....
Allons, c'est trop tarder; abandonnons des lieux
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux.
Je veux ne point aimer; je fuis ce que j'adore:
J'implore le trépas, et je soupire encore!
La mort seule éteindra mon déplorable amour;
Mais, du moins, en fuyant ce dangereux séjour,

Digitized by Google

Cruelle à mes desirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle.
Si le reste est un crime, il est celui des Cieux;
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux....
Tu n'auras pas long-tems à souffrir de ma peine;
La mort est dans mon cœur: suis-moi, ma chere Ismene!
Ton zele en a voulu partager le fardeau;
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuyons. Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi.
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi;
Dis moi que les attraits de quelque amante heureuse
Ont, sans doute, enchaîné cette ame généreuse;
Dis-moi que, nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore et ma peine et mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime....
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même?
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets....
Je m'abuse.... Ah! plutôt ne le nomme jamais....

(*A part.*)

Pour quels crimes, ô Ciel! par quel affreux caprice,
Le charme de ma vie en est-il le supplice?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu!....

(*A Ismene.*)

On vient; éloigne-toi.

(*Ismene sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

VORCESTRE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Je vous cherchois, mon pere.....
Mon départ étoit prêt ; quel ordre le differe? ...
Jusqu'ici toujours tendre et sensible à ma voix,
Me refuseriez-vous pour la premiere fois? ....
Vous ne répondez rien ! Une sombre tristesse.....

VORCESTRE, *l'interrompant.*

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse.
Les destins sont changés, ma fille ; et d'autres tems
Veulent d'autres discours et d'autres sentimens.
Connoissez-vous le sang dont vous êtes sortie,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie?

EUGÉNIE.

Je sais qu'il n'a produit que de vrais Citoyens ;
Et pour leurs sentimens je les sais par les miens.

VORCESTRE.

L'univers sait nos faits ; le Ciel seul sait nos vues.
S'il faut que dans ce jour les vôtres soient connues,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatans?

EUGÉNIE.

L'ordre de la nature, ou l'usage des tems,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage.

Digitized by Google

De défendre l'État le droit vous fut donné :
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné;
Mais, soit l'instinct du sang, soit l'exemple d'un pere,
Je ne partage point la foiblesse vulgaire.
Que la Patrie ordonne, et mon cœur aujourd'hui
En sera, s'il le faut, la victime ou l'appui.
Le Ciel, qui voit mon ame au devoir asservie,
Sait combien foiblement elle tient à la vie,
Et je l'atteste ici que mon sang répandu....

VORCESTRE, *l'interrompant.*

Laissez de vains sermens; j'en crois votre vertu,
J'en crois mon sang. Montrez cette ame magnanime;
Vous pouvez, par l'effort d'une vertu sublime,
Dans nos fastes brillans précéder les Héros,
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs travaux.
Au de-là de leur sort la gloire vous appelle;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle.
Même au-dessus du Trône il est encore un rang,
Et ce rang est à vous, si vous êtes mon sang.

EUGÉNIE.

De mon cœur, de mes jours, que mon pere dispose :
Pour en être estimée il n'est rien que je n'ose.

VORCESTRE.

Un mot va vous juger.... Si, détruisant nos droits,
Et la foi des traités, et le respect des loix,
Le sort à votre pere offroit un diadême,
Et qu'entre la patrie et le pouvoir suprême
Il parût balancer à choisir son destin,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain?

EUGÉNIE.

Le refus de ce trône, un trépas honorable :
Un juste Citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'est ton propre destin que ce choix a réglé ;
C'est le sort de l'État. Généreuse Eugénie,
Il faut, du peuple Anglois, tutélaire génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le trône ; il faut le refuser.
Oui, c'est toi qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'État, Édouard nomme Reine ;
Et, pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu regnes, et je meurs....
Tu frémis ?.... Je t'entends : tu prévois les disgraces
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces.
Je reconnois ma fille à ce noble refus ;
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus....
Qu'espéroit Édouard ? Comment a-t-il pu croire
Qu'instruit par des ayeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture et la fidélité,
Dans le zele des loix et de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse, et finir par un crime ?
Non ; j'ai su respecter la terre où je suis né ;
Je t'en devois l'exemple, et je te l'ai donné.
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore,
Je vais fuir sur tes pas un Palais que j'abhorre !
A moi-même rendu, je retourne au repos ;
Je ne demande point le prix de mes travaux....

Digitized by Google

Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance ?
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense !
Je vais tout disposer. Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux ;
Je m'en remets à toi du soin de les confondre,
Et je veux te laisser la gloire de répondre.

(*Il sort.*)

SCENE III.

EUGÉNIE, *seule.*

Ainsi tous mes malheurs ne m'étoient pas connus !
Il m'aimoit ... et je pars !.... Je ne le verrai plus !...
Toi, qui fais à la fois mon bonheur et ma peine,
Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne !....
Mais, de ce même sort quel caprice cruel
Eleve entre nous deux un rempart éternel ? .....
Cher Prince ! il faudra donc que cette bouche même,
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahisse en te parlant le parti de mon cœur ? ....
(*Elle veut sortir ; mais l'arrivée d'Edouard la force à rester.*)
Fuyons.... Mais le Roi vient !.... Toi, qui vois ma douleur,
Ciel ! cache-lui, du moins .....

Digitized by Google

SCENE IV.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

ÉDOUARD.

Quelle crainte imprévue
Vous éloigne, Madame, et vous glace à ma vue ?

EUGÉNIE.

Les Cieux me sont témoins que l'aspect de mon Roi
N'a jamais eu, Seigneur, rien de triste pour moi !

ÉDOUARD.

(*A part.*)

Votre Roi ! .... Sort cruel ! ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître ?
Malheureux sur le trône, et toujours redouté,
N'ai-je d'autre destin que d'être respecté ? ....

(*A Eugénie.*)

Souveraine des Rois, la beauté n'est point née
Pour une dépendance au peuple destinée :
L'Empire est son partage ; et c'est elle en ce jour,
C'est elle qu'avec moi va couronner l'amour,
Si, moins contraire enfin au bonheur où j'aspire,
Le sort veut terminer les maux dont je soupire.

EUGÉNIE.

Laissez aux malheureux la plainte et les douleurs ;
Le Ciel pour Édouard a-t-il fait des malheurs ?
S'il se mêle à vos jours quelque peine légere,

Digitized by Google

La gloire vous appelle et s'offre à vous distraire.
L'univers vous attend, et vos premiers travaux
De ce siecle déja vous ont fait le Héros.
Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre:
Allez; soyez l'arbitre et l'amour de la terre.
Je rendrai grace au Ciel quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je fuis pour jamais!

ÉDOUARD.

Ah! cruelle, arrêtez.... Vous avez dû m'entendre;
Tout vous a dit l'ardeur de l'amant le plus tendre;
Et pour prix de mes feux vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi soumettre à vos appas?
Ne me dérobez point le seul bien où j'aspire;
Je ne commencerai de compter mon Empire,
D'être, d'aimer mon sort, que du moment heureux
Où vous partagerez ma couronne et mes feux....
Mais, non... Ce sombre accueil m'apprend que je m'abuse,
Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

EUGÉNIE.

Ne soupçonnez que moi. Sur mon devoir, Seigneur,
Je ne connus jamais de maître que mon cœur.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ÉDOUARD, *seul.*

Elle fuit !... Quelle haine, et quel sensible outrage
Superbe citoyen, voilà donc ton ouvrage?
On t'accusoit; mon cœur n'osoit te soupçonner....
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner?
Où me réduit l'ingrat! Que sert ce diadême,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime?....
Mais quel est cet hymen dont on défend les droits?
Quels sujets orgueilleux!... Est-ce un peuple de Rois?
Quelles sont ces vertus farouches et bizarres?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares?....
Par un terrible exemple il faut leur enseigner
Qu'il n'est ici qu'un Maître, et que je sais régner...,
(*Appelant.*)
Holà, Gardes!

SCENE VI.

VOLFAX, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, et cette main fidelle.

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi!
Ce sage révéré, cet ami de son Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puissance;
Le croiras-tu? Vorcestre, oui, Vorcestre m'offense:
Il ose me trahir!

VOLFAX.

Vorcestre! Lui, Seigneur?
Lui, qui parut toujours l'oracle de l'honneur?
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage?

ÉDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, et j'ai reçu l'outrage.
Cet esprit de révolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des soupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire....
Je le justifiois!... O Ciel! qu'on doit peu croire
Aux dehors imposans des humaines vertus!

ÉDOUARD.

Parle, que t'a-t-on dit? rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage:
Il est d'autres témoins des maux que j'envisage,
Et je crois avec peine un si noir attentat.

ÉDOUARD.

Acheve; je le veux. Je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable.
Je vois que son forfait n'est que trop véritable;
Je rapproche ses tems, ses projets, ses discours,

Digitized by Google

Dans le conseil, Seigneur, vous l'avez vu toujours
Contraire à vos desseins, contraire à votre gloire :
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire.
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

ÉDOUARD.

Oui, tu m'ouvres les yeux. Aujourd'hui même encore,
Trahissant le renom dont l'univers m'honore,
Il m'osoit conseiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en savoir la cause, apprenez ses complots.
Dans la sécurité d'une paix infidelle,
On vous laisse ignorer que l'Écosse rebelle....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Je ne le sais que trop ! De fideles sujets
M'ont découvert sans lui ces mouvemens secrets.

VOLFAX.

De ces déguisemens l'honneur est-il capable ?
Qui peut taire un complot lui-même en est coupable.
Peut-être jusqu'au trône osant porter ses vœux,
Appui des Écossois, il veut régner sur eux.
C'est pour favoriser ces ligues ennemies
Qu'il prétend séparer vos forces réunies,
En des ports différens disperser vos vaisseaux ;
Et borner à régner le destin d'un Héros.
Il avoit des vertus, il avoit votre estime,
Seigneur ; mais pour régner quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur est-il un frein à l'orgueil des mortels ?

L'espoir

Digitized by Google

L'espoir du trône a fait les fameux criminels;
Et, fausse trop souvent, cette altiere sagesse
N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa bassesse.

ÉDOUARD.

Le perfide!

VOLFAX.

Je crains autant que sa fureur
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur.
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues.
De la rébellion l'étendard abhorré
Deviendroit dans ses mains un étendard sacré.

ÉDOUARD.

Va; qu'on l'amene ici... Mais, que vois-je? il s'avance.

SCENE VII.

VORCESTRE, ÉDOUARD, VOLFAX.

VORCESTRE, *à Edouard.*

Daignez remplir, Seigneur, ma derniere espérance.
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet État mes travaux et mes jours;
J'eusse été trop heureux. Par un destin contraire,
Forcé, vous le savez, au malheur de déplaire,
Trop vrai pour me trahir, je dois, fuyant ces lieux,

D.

Digitized by Google

Soustraire à vos regards un objet odieux.
Souffrez donc qu'aujourd'hui dans un obscur asyle,
Inutile à l'État, moi-même je m'exile.
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un Peuple généreux,
J'attendrai, sans regret, la fin de ma carriere,
Si d'un dernier regard honorant ma priere,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos sujets.

ÉDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême :
Sortez.

(*Vorcestre sort.*)

SCENE VIII.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

QU'AI-JE entendu ? qu'en crois-tu, toi-même ?
Peut-on le soupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit, et ne veut qu'un exil pour bienfait ?

VOLFAX.

Seigneur, ainsi que vous, sa démarche m'étonne ;
Que ne puis-je penser qu'à tort on le soupçonne !
Mais deux garans trop sûrs de cette trahison,
Malgré moi, m'ont conduit au-delà du soupçon.
Je dirai plus, Seigneur : le zele qui m'éclaire

Digitized by Google

Me fait jour à travers ce ténébreux mystere ;
Par le pas qu'il a fait je le crois convaincu :
Le crime prend souvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidele
Est de sa trahison une preuve nouvelle.
S'il vous fait consentir à son éloignement,
C'est pour tromper vos yeux, et fuir plus sûrement.
Cet exil prétendu, que ses vœux vous demandent,
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent ;
Dans ces climats conquis, placés tous par son choix,
Ceux qui regnent pour vous marcheront à sa voix.
Tout le seconde enfin, et tout veut qu'on le craigne.
S'il demeure, il conspire ; et s'il échappe, il regne.
Tout dépend d'un instant ; il peut vous prévenir.
Sous des prétextes vains, sa fille prête à fuir
Va sans doute habiter une terre ennemie ;
Et, dans ce même instant, peut-être qu'Eugénie....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Elle fuit !... C'en est trop ; prévenons des ingrats...
Je m'en fie à ton zele, observe tous leurs pas.
Je veux, dès ce moment, m'éclaircir sur son crime.
Et s'il n'est que trop vrai que, trompant mon estime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-tems à craindre des forfaits.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

Non, Madame, à vos vœux rien ici ne s'oppose.
Le Roi veut vous parler, j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien. Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers.
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire,
Édouard convaincu me laisse tout conduire.
Dans son courroux pourtant, inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné....
Mais il vient.

(*Volfax sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

ÉDOUARD, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*]

ALZONDE.

PAR votre ordre en ces lieux appelée,
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée?
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un secours généreux
Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux?

ÉDOUARD.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes.
De ce funeste jour vous savez les malheurs?
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs.
Accablé de remords, de tristesse et de crainte,
Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte.
Vous me voyez rempli du désespoir amer
D'affliger, d'alarmer ce que j'ai de plus cher.
L'amitié, je le sais, avec elle vous lie;
C'est vous intéresser que nommer Eugénie.
Si vous chérissez donc sa gloire et son bonheur,
Et si jamais l'amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, sauvez-moi. Par un récit fidele
Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle.
On accuse son pere; il n'est point condamné.
A la rigueur des loix s'il semble abandonné,
Des fureurs d'un amant qu'elle excuse le crime.
J'ai moins prétendu perdre un sujet que j'estime,

Digitized by Google

Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
L'amour va réparer le crime de l'amour.
Oui, fût-il condamné, le sang de ce que j'aime
Est sacré dans ces lieux, ainsi que le mien même.
Sans le sceau de ma main les loix ne peuvent rien :
Le coupable est son pere, et son pere est le mien.
Qu'elle vienne ; elle sait mon trouble et sa puissance,
Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance.
J'espere tout du sort, puisqu'il a confié
La cause de l'amour aux soins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace. A mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé sévere ;
Que par un tendre amant son front soit couronné,
Qu'elle accepte mon cœur, et tout est pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, si vous voulez le bonheur de sa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugénie.
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné.
Sans lui faire acheter la grace qu'elle espere,
Sans troubler son repos, terminez sa misere.
N'attendez pas qu'ici pleurant à vos genoux,
Elle vienne arrêter un funeste courroux ;
Sûre que l'équité va lui rendre son pere,
Sa vertu ne sait point descendre à la priere.
Mettez fin à ses maux, si vous y prenez part,
Et faites son bonheur, en souffrant son départ.

ÉDOUARD.

Moi ! que pour son bonheur je m'intéresse encore,
Tandis que, sur la foi des feux que je déplore,

Digitized by Google

La cruelle se plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur ?
Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse.
Vengeons d'un même coup mon trône et ma tendresse !
Pour sauver un proscrit que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui ?....
(*A part.*)
Que dis-je ? quand je puis terminer tes alarmes,
Quand la main d'un amant doit essuyer tes larmes,
Je livrerois ton pere au glaive d'un bourreau !
J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau....
O ma chere Eugénie !.... Ah ! punir ce qu'on aime,
Frapper un cœur chéri, c'est se frapper soi-même....
(*A Alzonde*)
Non ; son seul souvenir désarme mon transport.
Il faut, chere Aglaé, faire un dernier effort ;
S'il reste quelqu'espoir à mon ame enflammée,
Rassurez, ramenez Eugénie alarmée !
Qu'abrégeant à la fois sa peine et mon tourment,
Au tribunal d'un juge elle trouve un amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même :
Tout est justifié par un amour extrême....
Mais si, fidelle encore à de fausses vertus,
Si pour le vain honneur d'un superbe refus,
Trop sûre qu'arrêtant un jugement sévere,
Mon cœur va prononcer la grace de son pere,
Évitant ma présence, et fuyant ce Palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits,
Il m'en coûtera cher ; mais j'atteste la gloire
Que de ses vains attraits j'efface la mémoire !

Digitized by Google

Et son pere à l'instant, déchu de tous ses droits,
N'est plus qu'un criminel, que j'abandonne aux loix.
Ne perdez point de tems ; allez. Je vous confie
Mes desseins, mon espoir, le secret de ma vie.
Priez, promettez tout ; effrayez, s'il le faut.
Un mot va décider le trône, ou l'échafaud.
Son sort est dans ses mains. Allez ; qu'elle prononce :
Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ALZONDE, *seule.*

Je ne formois donc pas un frivole soupçon !
Trop heureuse rivale.... Ah ! que dis-je ? et quel nom !
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire,
Et rendu tout mon cœur aux soins de la victoire ?....
Quoi ! des soupirs encor reviennent me trahir ?
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr ?
Ton supplice est entier, amante infortunée !
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée
Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi
Des soupirs échappés pour une autre que toi !
Je n'en puis plus douter, et, pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur soit encor mon ouvrage !
J'en rends grace au destin ! Ce soin qui m'est commis
M'aide à désespérer mes cruels ennemis.
Dans le sang le plus cher, répandu par ma haine,

Digitized by Google

Que tout ici gémisse, et souffre de ma peine.
On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux
Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux....
Tremble, crédule amant! En frappant ce qu'il aime,
L'amour est plus cruel que la haine elle-même....
Mais ma rivale vient.... Cachons-lui son bonheur;
Dissimulons ma rage, et trompons sa douleur.

SCENE IV.

EUGÉNIE, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

EUGÉNIE.

Ah! ma chere Aglaé, dans quel tems déplorable
Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable?
Ismene ne vient point en dissiper l'horreur;
Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur!

ALZONDE.

Si vous en voulez croire et ma crainte et mon zele,
Fuyez, chere Eugénie, une terre cruelle.
Des mêmes délateurs je redoute les coups!
Peut-être leur fureur s'étendroit jusqu'à vous;
Il en est tems encor, fuyez.

EUGÉNIE.

Moi! que je fuie?
Je crains, mais pour mon pere, et non pas pour ma vie.

Digitized by Google

SCENE V.

ISMENE, EUGÉNIE, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

EUGÉNIE, *à Ismene.*

Eh! bien, que m'apprends-tu?

ISMENE.

Le silence et l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi;
Je n'ai vu que Volfax. Il me suit; et peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGÉNIE, *à Alzonde.*

Vous, ma chere Aglaé, vous, mon unique appui,
Pénétrez jusqu'au Prince. Allez: tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre.
De la vertu trahie exposez le malheur;
Et s'il parle de moi.... dites-lui ma douleur:
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'alarmes;
Que je n'aurois pas cru qu'il fît couler mes larmes,
Qu'il voulût mon trépas, et qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein!

(Alzonde sort.)

Digitized by Google

SCENE VI.

VOLFAX, EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE, *à Volfax.*

Rassurez-moi, Milord. Quel forfait se prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins ;
C'est tout ce que je sais.

EUGÉNIE.

Puis-je le voir, du moins ?
Vous le plaignez, sans doute ? Une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse.
Venez, guidez mes pas. Il n'est point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir, et ses Juges, peut-être,
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

EUGÉNIE.

Des Juges !... De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel citoyen plus juste ose l'interroger ?

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un sujet rarement est exempt de reproche.

EUGÉNIE.

Arrêtez ; à ses mœurs votre respect est dû :
La vertu dans les fers est toujours la vertu.

Digitized by Google

SCENE V.

ISMENE, EUGÉNIE, ALZONDE, *sous le*

EUGÉNIE, *à Ismene.*

Eh! bien, que m'apprends-tu ?

ISMENE.

Le silen

Environnent les lieux qui nous cachent l

Je n'ai vu que Volfax. Il me suit; et pe

Mieux instruit des revers que ce jour a

Madame, vous pourrez les apprendre de

EUGÉNIE, *à Alzonde.*

Vous, ma chere Aglaé, vous, mon u

Pénétrez jusqu'au Prince. Allez : tâchez

Si, suspendant ses coups, il daigne enco

De la vertu trahie exposer le malheur

Et s'il parle de moi... dites-lui ma d

Dites-lui que j'expire en proie à

Que je n'avois pas cru

Qu'il voulût

Que en

SCENE VI.

VOLFAX, EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE, *à Volfax.*

Milord. Quel forfait se prépare?

jours quel malheur me sépare?

VOLFAX.

l'a commis à mes soins;

EUGÉNIE.

Puis-je le voir, du moins?

Un ordre

C'est tout

Vous le plaignez

Ne vois point

venez, guidez mes

Point de mort qu'

Vous ne pouvez

Devant eux à

l'interroger?

la fortune l'approche,

de reproche.

est toujours la vertu.

Digitized by Google

Instruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas.
Allons la retrouver.... Elle me fuit.... Hélas!
Je ne le vois que trop! sa tendresse, sans doute,
Craint de me confirmer le coup que je redoute!

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE.

ARONDEL, *à Eugénie.*

DANS ce séjour coupable, où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui,
Si par des sentimens au-dessus du vulgaire
Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chere,
Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé:
Parlez; daignez m'apprendre où Vorcestre est gardé?

EUGÉNIE.

Généreux étranger, mortel que je révere,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon pere?

ARONDEL.

Vous, sa fille?.... O bonheur!

EUGÉNIE.

Quelle tendre pitié,
Quel héroïque effort vous conduit?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur solide et vrai vantez moins la constance:

Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.
Le trône est entouré d'un peuple adulateur ;
Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flatteur.
J'étois de sa vertu l'adorateur fidele :
Elle reste à son cœur ; je lui reste avec elle.
Je serois ignoré dans ce séjour nouveau,
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie,
Me rendent étranger au sein de ma patrie ;
Mais, puisqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre, et m'adresser à vous,
Madame, à vos regards je parois sans mystere,
Vous voyez Arondel, l'ami de votre pere.
Tandis qu'on ne l'a vu que puissant et qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le séjour fastueux,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune ;
Mais lorsque tout s'éloigne, et qu'il est oublié,
Je reviens, et voici le jour de l'amitié.

EUGÉNIE, *à part.*

Ô présage imprévu d'un destin plus prospere !....

(*A Arondel.*)

Puisqu'il vous rend à nous, le Ciel est pour mon pere.

ARONDEL.

Quand, pour lui revenu, j'apportois des secrets
Dus au soin d'un État, heureux par ses bienfaits,
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées,
Où je comptois revoir ses vertus adorées ?
Quels lâches imposteurs ont causé ses revers ?
Tout abandonne-t-il Vorcestre dans les fers ?

N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour óser s'élever contre la calomnie ?....

(*A part.*)

O toi, qui dans des tems dont je garde les mœurs,
Inspirois nos ayeux, et faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée !....

(*A Eugénie.*)

Nourri loin du mensonge et de l'esprit des Cours,
J'ignore de tout art les obliques détours;
Mais libre également d'espérance et de crainte,
J'agirai sans foiblesse et parlerai sans feinte.
On expose toujours avec autorité
La cause de l'honneur et de la vérité.
Commandez; j'obéis. Nul péril ne m'étonne :
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne!

EUGÉNIE.

Que puis-je décider? Vous-même, guidez-moi.
Je ne sais que gémir en ces momens d'effroi.
Volfax garde mon pere; il en veut à sa vie:
J'ai vu dans ses discours la bassesse et l'envie.
Ah! si dans cet instant des Juges ennemis
Décidoient qu'en secret.... Ah! Milord, j'en frémis!...
Allons; servez de guide à mon ame égarée:
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée;
Et si des assassins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon sang!

ARONDEL.

Non; il faut plus ici qu'une douleur stérile.

Digitized by Google

Forcez des Courtisans la cohòrte servile,
Confondez l'imposture, éclairez l'équité,
Et jusqu'au trône enfin portez la vérité.
Au zele d'un ami laissez le soin du reste.
Vorcestre confondra cette ligue funeste,
Ou si pour le sauver mes soins sont superflus,
Quand il expirera, je n'existerai plus.

(Il sort.)

SCENE IX.

EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE, *à part.*

ALLONS, puisqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr, et que j'adore !....
Il me rendra mon pere... oui, son cœur n'est point fait
Pour commander le meurtre, et souscrire au forfait...
Mais si pour le fléchir, pour vaincre l'imposture,
Ce n'étoit point assez des pleurs de la nature,
Toi, dont je n'eus jamais imploré le secours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours,
Amour, viens dans son cœur guider ma voix tremblante,
Et prête ta puissance aux larmes d'une amante !

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

As-tu servi les vœux d'un cœur désespéré ?
Au gré de ma fureur tout est-il préparé ?

AMÉLIE.

Vos ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne.
Mon sort me veut coupable ; il y faut consentir.
Ne laissons plus au Roi l'instant d'un repentir.
L'infidele rapport que je viens de lui faire
Vainement a paru redoubler sa colere :
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour.
Il nommoit Eugénie ; il partage sa peine.
S'il l'entend, il sait tout ; s'il la voit, elle est Reine.
La grace de Vorcestre est le prix d'un soupir :
Je connois trop l'amour, il ne sait point punir !

Digitized by Google

Quoi! ces périls, ces pleurs n'auroient servi qu'à rendre
Ma rivale plus chere, et son amant plus tendre!

(*A part*)

Il est tems de frapper.... Pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point assez d'unir tous les malheurs,
Ciel? Falloit-il aussi rassembler tous les crimes?
Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes?....
Vengeance, désespoir, vertus des malheureux,
Je n'espere donc plus que ces plaisirs affreux
Que présente à la haine, à la rage assouvie,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie!

SCENE II.

VOLFAX, ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE, *à Volfax.*

HÉ bien, qu'attendez-vous? Quelle lente fureur!
Un crime sans succès perd toujours son auteur.
Songez que si le Roi voit Eugénie en larmes....

VOLFAX, *l'interrompant.*

Madame, épargnez-vous d'inutiles alarmes.
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce Palais
Du trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès.
Solitaire, et plongé dans un morne silence,
Édouard laisse agir mes soins et ma vengeance;
Et l'on n'interrompra ce silence fatal
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrit mon rival.

Digitized by Google

Tout nous seconde enfin ; sa ruine est certaine.
Jaloux de son crédit, et liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter son arrêt et sa mort.
Vos vœux seront remplis. Je commande en ce port,
Madame ; et dès demain, cessant d'être captive,
Pour revoir vos États vous fuirez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

(*Elle sort, avec Amélie.*)

SCENE III.

VOLFAX, *seul.*

L'ABÎME est sous tes pas, ambitieuse Reine !
Tu crois que je te sers ; je ne sers que ma haine.
Mon rival abattu, je comble tes revers :
Je me suffis ici ; je te nomme et te perds.
Mon sort s'affermira par leur chute commune....
Point de lâches remords ; accablons l'infortune....
Mais quel est l'étranger qui s'est offert à moi ?
Il prétend voir, dit-il, ou Vorcestre ou le Roi.
Peu commune à la Cour, sa fermeté m'étonne.
Je n'ai pu m'éclaircir sur ce que je soupçonne.
Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler....
(*Appelant.*)
Gardes !

Digitized by Google

SCENE IV.

GLASTON, GARDES, VOLFAX.

VOLFAX, *aux Gardes.*

FAITES venir Vorcestre en ma présence....
(*A Glaston.*)
Vous fidele Glaston, veillez dans mon absence,
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai
D'un entretien suspect le secret ignoré,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite.
C'est son ordre absolu que ma voix vous répete.
(*Glaston sort.*)

SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE, *à Volfax.*

QUE dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir?

VOLFAX.

Un étranger demande à vous entretenir.
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire.
(*Aux Gardes.*)
Édouard le permet.... Gardes, qu'on se retire.
(*Il sort, avec les Gardes.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

VORCESTRE, *seul.*

Eh ! qui peut me chercher dans ces funestes lieux ?
Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux ?....
Quel que soit l'inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juste ! fais du moins qu'il ne soit point un traître ;
Que je puisse par lui détruire un attentat,
Non pour sauver mes jours, mais pour sauver l'État....
Où respire, où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois sa vertu, conduis sa destinée....
Quand j'éprouve des maux qui semblent n'être faits
Que pour être la honte et le prix des forfaits,
Je ne t'accuse point, arbitre de ma vie !
Lorsque la liberté, l'ame de la patrie,
Voit dégrader ses droits, voit tomber sa grandeur,
La mort est un bienfait, et non pas un malheur....
Ignorât-on le sort que nous devons attendre,
Et sous quels Cieux nouveaux notre esprit va se rendre,
Le desir du néant convient aux scélérats....
Non, je ne puis penser que la nuit du trépas
Éteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame
Qu'alluma l'Immortel d'une céleste flamme.
La vertu malheureuse, en ces jours criminels,
Annonce à ma raison les siecles éternels :
Pour la seule douleur la vertu n'est point née ;
Le Ciel a fait pour elle une autre destinée.

Digitized by Google

Plein de ce juste espoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Être bienfaisant qui me créa pour lui....
Mais qui s'avance ici?

SCENE VII.

ARONDEL, VORCESTRE.

VORCESTRE.

QUEL dessein vous amène?

ARONDEL, *l'embrassant.*

Chèr Vorcestre!....

VORCESTRE.

Que vois-je.... Ah! je m'en crois à peine...
Quoi! c'est vous, Arondel? C'est vous que je revois,
Et que j'embrasse, hélas! pour la derniere fois!
Dans cet instant mêlé de joie et de tristesse,
De mes sens interdits soutenez la foiblesse....
Que venez-vous chercher aux portes de la mort?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux sort?
Quel désert à mes soins cachoit vos destinées?
Privé de vous, hélas! j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes souhaits
Que pour sentir l'horreur de vous perdre à jamais?

ARONDEL.

Ne donnons point ce tems à d'inutiles plaintes,
Osez briser vos fers, et dissipez nos craintes.

Digitized by Google

Le jour déja plus sombre aide à tromper les yeux;
Je reste ici pour vous; abandonnez ces lieux.
Fuyez, avec horreur, une indigne patrie.
Déja par mes conseils, par les soins d'Eugénie
Une barque s'apprête. Allez, passez les mers;
Vivez, si vous m'aimez. Cette garde, ces fers,
Ces murs n'alarment point un ami magnanime:
L'appareil de la mort n'étonne que le crime.
Souffrez qu'en vous sauvant l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

VORCESTRE.

J'emploîrois pour la vie un lâche stratagême?
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime?....
Je ne crains rien pour moi; pour vous seul j'ai frémi.
Fuyez, abandonnez un malheureux ami.
Je sens comme ma fin l'instant qui nous sépare;
Mais fuyez; craignez tout dans ce Palais barbare.
Je mourrai doublement si vous y périssez.

ARONDEL.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte,
Et me croire au-dessus du sort et de la plainte?
Vous me connoîtrez mieux. Si vous voulez périr,
Je ne vous quitte point. Ami, je sais mourir.
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie?
Aveugle sur son être, incertain, accablé,
Dans ce séjour mortel le sage est exilé:
Il voit avec transport la fin de la carriere
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumiere.

Dans

Digitized by Google

Dans cette nuit d'erreurs la vie est un sommeil ;
La mort conduit au jour, et j'aspire au réveil....
Mais, suspendant ici cette sagesse austere,
Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de pere.
Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugénie en ce lieu seroit à vos genoux,
Prête à chercher la mort, résolue à vous suivre.
Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?...
Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un traître ?
Volfax peut tout. Bientôt un vil bourreau, peut-être....
O honte !... Quoi ! tomber sous cette indigne main !
Fuyez ; je crois déja voir le glaive assassin !

VORCESTRE.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans sa vertu meurt sans ignominie !

ARONDEL.

La gloire, je le sais, devroit suivre une mort
L'ouvrage de la fraude, et le crime du sort ;
Mais à tout condamner la foule accoutumée
Sur le crime apparent flétrit la renommée.
Qui pourroit se défendre, et ne le daigne pas,
Veut perdre, avec le jour, l'honneur de son trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même.
Ce n'est point son renom, ce n'est qu'elle que j'aime.
Que l'univers approuve ou condamne mes fers,
Ami, vous m'estimez ; voilà tout l'univers.
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse,

Digitized by Google

Je sais mon plus grand crime ; il n'admet point d'excuse,
Et l'innocence enfin, peu faite à supplier,
Ne descend point au soin de se justifier.
En conservant mes jours, je perdrois votre estime
Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime,
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider.
Je sais quitter la vie, et non la demander.
Retournez vers ma fille ; et, cessant de m'abattre,
Ami, ne m'offrez plus ses larmes à combattre.
Les maux, les fers, la mort, je puis tout surmonter :
Je n'ai que sa douleur et vous à redouter.
Épargnez-moi l'horreur où ce moment me livre.
Au nom de ma tendresse, ordonnez-lui de vivre !
Au nom de l'amitié, dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, et qu'elle vous soit chere !
Quand je meurs, mon ami de ma fille est le pere.
Je vivrai dans vos cœurs. Que ma mort à jamais
Emporte votre estime, et non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainsi rien ne fléchit ce courage intrépide ?....
Je me livre moi-même au transport qui vous guide....
Eh bien, cruel ami ! puisqu'immolant vos jours
Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours.
Je vous dois des conseils, dignes d'un cœur sublime.
Le supplice a toujours l'apparence du crime ;
Sauvez de cet affront votre nom respecté,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité.
Péris sous les regards du traître qui vous brave,

Digitized by Google

Périr dans les tourmens, c'est périr en esclave.
Non, il faut mourir libre, et décider sa fin:
Un cœur indépendant doit faire son destin.
Des sens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'asservit la nature:
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers;
Il sait vaincre la mort, l'effroi de l'univers!
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
Pour tromper vos tyrans, et confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur et saisi de pitié,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié....
Je frissonne en l'offrant.... mais un devoir austere
M'impose, malgré moi, ce cruel ministere.

(*Lui présentant un poignard.*)

Vous êtes désarmé.... ce poignard est à vous.
Que votre sein ne soit percé que de vos coups.
Prenez ce fer; frappez. Je m'en réserve un autre:
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'ami qui tomba près de vous!

VORCESTRE.

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas, est le destin d'un lâche.
Savoir souffrir la vie, et voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, et ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime:
Souvent il est foiblesse, et toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde, où m'a placé la sagesse immortelle,

Digitized by Google

J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la nature et dans l'humanité....
Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'État te commande...
(*Lui donnant une lettre.*)
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand, l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage.
Porte-le ; d'un perfide il y verra l'ouvrage....

SCENE VIII.

VOLFAX, GARDES, VORCESTRE, ARONDEL.

VOLFAX, *aux Gardes, en leur montrant Vorcestre et Arondel.*

HOLA ! Gardes, à moi ! Saisissez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore à la main.*

Voilà ton dernier crime ; expire, malheureux !...
(*Il jette le poignard.*)
(*Aux Gardes.*)
Faites votre devoir ; je suis prêt à vous suivre....
(*A Vorcestre.*)
Vous vivrez, cher Vorcestre, ou je cesse de vivre.
(*Les Gardes l'emmenent.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

VORCESTRE, *seul.*

Séparés si long-tems, deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis !

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD, *à Glaston.*

Oui, je vais confirmer l'arrêt de son supplice...
Qu'avant tout, cependant, cet ami, ce complice,
Qui s'obstine au silence et brave le danger,
Soit conduit devant moi; je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugénie éplorée,
Depuis long-tems, Seigneur, en demande l'entrée.

ÉDOUARD.

Qu'elle paroisse; allez.

(Glaston et les Gardes sortent.)

Digitized by Google

SCENE II.

ÉDOUARD, *seul.*

Je vais la voir, enfin....
Je tremble.... je frémis.... Quel sera mon destin?
Qu'Eugénie à mon cœur laisse au moins l'espérance,
Et je lui rends son pere.... O Ciel! elle s'avance....
Sa grace est dans ses yeux.

SCENE III.

EUGÉNIE, ÉDOUARD.

EUGÉNIE.

Pour la derniere fois,
Je puis enfin, Seigneur, vous adresser ma voix.
Mon pere est condamné. Souverain de sa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie?

ÉDOUARD.

Je pouvois le sauver, quoiqu'il fût convaincu:
Il va mourir, Madame; et vous l'avez voulu.

EUGÉNIE.

Le plus juste des Rois permettra-t-il le crime?
D'infâmes délateurs, qu'un vil espoir anime,

Digitized by Google

Ont osé le charger du plus faux attentat ;
Des traîtres ont jugé le soutien de l'État !
Que son Maître le juge ; ou, s'il faut qu'il périsse,
Si, détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,
S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur, du moins, accordez la pitié !
Ma vie est attachée à celle de mon pere :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumiere !....
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux :
Achevez, pardonnez ; je tombe à vos genoux !

ÉDOUARD, *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugénie !
Vous, l'objet de mes vœux, vous, l'espoir de ma vie ?
Commandez en ces lieux ; n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu causer votre douleur.
Quoi ! c'est vous qui priez ? c'est moi qui vous afflige ?
A quels affreux excès votre haine m'oblige !
Terminez, d'un seul mot, ma peine et votre effroi,
Régnez : au même instant, donnant ici la loi,
Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace.
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grace.

EUGÉNIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang :
Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang ?

ÉDOUARD.

Oui, je sais mon malheur ! Ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, et m'éclaire et m'accable !
Cessez de m'opposer des détours superflus,

Digitized by Google

Cruelle ! je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux font votre peine;
Sous le nom du devoir vous déguisez la haine....
Vous le voulez, Madame ? Il faut y consentir ;
De mon cœur déchiré cet amour va sortir :
C'en est fait.... Mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire ;
Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi.
La Justice a parlé ; je lui dois sa victime....
Vous voyez la fureur et l'amour qui m'anime,
Madame ? Prononcez.... c'est le dernier moment ;
Le Maître va parler, si l'on brave l'amant.

EUGÉNIE.

Où me réduisez-vous, Seigneur ? Jugez, vous-même,
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux.
Tel est mon sort cruel ! je veux sauver mon pere;
Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contraire,
Soit que je m'y refuse en ce dernier moment,
Ce pere infortuné périt également ;
Le supplice l'attend, si je vous suis rebelle :
Il meurt de sa douleur, si je trahis son zele !

ÉDOUARD.

C'est trop prier en vain, et c'est trop m'avilir ;
Perdons des furieux, puisqu'ils veulent périr.

(*Il veut sortir.*)

EUGÉNIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez... et qu'enfin ma tendresse...

Digitized by Google

(*A part.*)

Que vais-je dire ?... Hélas ! surmontons ma foiblesse....

(*A Edouard.*)

Puisqu'il est vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Est le seul sentiment qui vous reste pour nous,
Accordez-moi, du moins, une grace derniere;
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon pere,
Que l'embrassant encor, qu'expirant dans ses bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

ÉDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine;
Sans ses tristes conseils, sans son farouche esprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous suffit....
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage....
Vos malheurs et les miens vont être votre ouvrage.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

EUGÉNIE, *seule.*

O RIGOUREUX devoir !... Mes cris sont superflus,
Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus....
Faut-il tout avouer ?.... M'entendra-t-il encore ?....

Digitized by Google

SCENE V.

GARDES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *à part, en voyant entrer les Gardes.*

Quel est cet appareil, ce trouble que j'ignore?

SCENE VI.

ARONDEL, EUGÉNIE, GARDES.

EUGÉNIE, *à Arondel.*

Ah! Milord, c'en est fait; je vais chercher la mort.
(*Elle sort.*)

ARONDEL.

Arrêtez....

SCENE VII.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL, *à part.*

Elle fuit... Quel est donc notre sort?
Qu'attend-on? et pourquoi me laisse-t-on la vie?...
Ton crime est-il comblé, trop ingrate Patrie?

Digitized by Google

Renversant de tes loix le plus ferme soutien,
As-tu sacrifié ton dernier Citoyen ? ...
Qu'est devenu Vorcestre ?.... Affeuse incertitude !
Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?
Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort
Revient à chaque instant multiplier la mort....
(*Aux Gardes.*)
Vous, ministres du meurtre et de la tyrannie,
Si chez vous la pitié n'est point anéantie,
Répondez ; rassurez mon esprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin....
Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence,
Barbares ! m'apprend trop ce qu'il faut que je pense....
Il est donc mort ? Frappez, terminez mon malheur ;
Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur !
Achevez de briser la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce séjour coupable ;
Et, délivrant mes yeux de l'aspect des mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCENE VIII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON, *à Arondel.*

Le Roi vient en ces lieux : vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'apprendre ;
Et vous justifiant....

ARONDEL,

Digitized by Google

ARONDEL, *l'interrompant.*

Vos soins sont superflus ;
A me justifier je ne m'abaisse plus.
Oui, je voulois parler : j'eus servi l'Angleterre ;
Mais, par son noir forfait, cette coupable terre,
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits :
De la Patrie enfin je n'entends plus la voix !
Des traîtres, des complots qu'elle soit la victime :
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime.
Que la guerre y répande et le deuil et l'effroi ;
Mon ami m'est ravi, tout est fini pour moi !
L'univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire...
Le supplice est-il prêt ? je n'ai plus rien à dire.

SCENE IX.

ÉDOUARD, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD, *à Arondel, qui veut s'éloigner.*

Demeure. Quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL, *à part.*

Qu'entends-je ? il vit encore !... Appui de l'innocence,
Je reconnois, ô Ciel ! j'adore ta puissance !
Je reverrai Vorcestre ! O bonheur imprévu !
Je puis justifier et sauver la vertu.

ÉDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,

Digitized by Google

Téméraire ! oses-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu, par ces dehors d'une fausse grandeur,
D'un infâme assassin ennoblir la fureur ?.
Toi, qui n'es dans ma Cour connu que par un crime ;
Quel es-tu ? Quel dessein, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois, sans rougir, les noms des scélérats ;
L'apparence m'accuse, et je ne m'en plains pas. . . :
Mais, puisque vous daignez m'interroger, m'entendre ;
A votre estime encor, Seigneur, je puis prétendre.
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois ;
Non, la vérité seule est la langue des Rois.
Souvent, dans les combats, le sang de mes ancêtres
A coulé pour les Rois, vos peres et nos maîtres ;
Et le nom d'Arondel, qui vit encore en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi.
Au sein de ces honneurs qu'adore le vulgaire ;
Je pouvois conserver un rang héréditaire ;
Mais, né libre, j'ai fui l'esclavage des rangs,
Et j'ai laissé ramper les flatteurs et les grands.
Spectateur des humains, citoyen de la terre,
Pour vivre indépendant, je quittai l'Angleterre ;
Et si, changeant de soins, je revois ce séjour,
L'intérêt de l'État a voulu mon retour.
En Norvege informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs,
Et j'arrivois, enfin, quand j'appris ses malheurs. . . ;
Je ne le défends pas des crimes qu'on m'annonce ;
Défendu par ses mœurs, sa vie est ma réponse.

Digitized by Google

J'ai paru sans effroi. Plus stable que le sort,
L'amitié prend des fers et partage la mort.
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumiere
Va rendre à la vertu sa dignité premiere....

(Lui donnant la lettre que Vorcestre lui a remise.)

Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur.
Vous connoissez la main ? Lisez ; voyez, Seigneur,
Si les tourmens sont faits pour qui vous en délivre,
Et jugez, qui des deux a mérité de vivre.

ÉDOUARD, *à part, après avoir lu la lettre, bas.*

Que vois-je ! Avec Volfax Aglaé conspiroit !
Dans quel abyme affreux le traître m'attiroit !

ARONDEL.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

ÉDOUARD.

Mortel, ami des Cieux, vous, que leur équité
A chargé d'apporter ici la vérité,
Vous verrez qu'Édouard est digne de l'entendre,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle sait défendre.
Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel !...
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, sans pitié ; j'attendois son supplice ;
Mais le courroux se taît où parle la justice....

(Aux Gardes.)

Vorcestre est libre : allez, qu'il paroisse à mes yeux ;
Et, pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'instant, Aglaé soit conduite....

(Les Gardes sortent.)

Digitized by Google

SCENE X.

ÉDOUARD, ARONDEL, GLASTON.

ÉDOUARD, *à Glaston.*

IGNORANT ses complots, je permettois sa fuite :
Glaston, volez au port ; qu'aujourd'hui nul vaisseau
Ne s'éloigne d'ici sans un ordre nouveau.

(Glaston sort.)

SCENE XI.

VORCESTRE, GARDES, ARONDEL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à Vorcestre.*

VORCESTRE, paroissez. En vain la calomnie
Vous a voulu ravir et l'honneur et la vie,
Du juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité.
Briser d'injustes fers, c'est venger l'innocence.
Vous rendre à votre rang, vous laisser ma puissance,
C'est moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conseiller les Rois.
Mais ces titres brillans s'obscurciroient, peut-être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître.

Digitized by Google

Vous savez trop pourquoi ce titre fut perdu?
Vous savez à quel prix il peut être rendu?

VORCESTRE.

Si je pouvois changer, par cet opprobre insigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois indigne.
Un lâche, au gré des tems, varie et se dément;
Mais l'honneur se ressemble, et n'a qu'un sentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur? on murmure, on conspire;
Un instant affermit, ou renverse un empire.
De traîtres investi, l'État veut en ce jour
Des soins plus importans que les soins de l'amour.
La perfide Aglaé, ministre des rebelles,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles.
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici?

EDOUARD.

Mes ordres sont donnés; on doit.... Mais la voici.

SCENE XII.

ALZONDE, GLASTON, ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

ARONDEL, *à part.*

EN croirai-je mes yeux, C'est elle-même....

ALZONDE, *l'interrompant.*

Arrête!

Je te connois: je vois l'orage qui s'apprête;

Digitized by Google

Mais, lasse de la vie, et lasse de forfaits,
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets....
(*A Édouard.*)
Toi, qui fais ma disgrace et ma douleur profonde,
Respecte ton égale, et reconnois Alzonde.

ÉDOUARD, *à part.*

Alzonde!

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras.
Mon nom est, je le sais, l'arrêt de mon trépas;
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie,
Que craindre? Tu ne peux m'enlever que la vie:
Tu perdras davantage; et j'aurai la douceur
De te voir, en mourant, survivre à ton malheur.
De mes ressentimens je te laisse ce gage....
Mais trop long-tems ici je contrains mon courage!
Alzonde, toujours Reine, au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux, fut libre dans tes fers;
Et, dans l'instant fatal, où tu peux me connoître,
Je sais comme un grand cœur doit fuir l'aspect d'un maître.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

ÉDOUARD, *aux Gardes.*

Gardes, suivez ses pas.

(*Glaston et les Gardes sortent.*)

SCENE XIV.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL.

ÉDOUARD, *à part.*

Mon esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité.
Quel est cet avenir, quelles sont ses disgraces
Que m'annoncent ici ses altieres menaces ?
Que craindre ? Elle est captive, et ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime. . . .
(*A Vorcestre.*)
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré ;
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assuré ;
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugénie.

Digitized by Google

SCENE XV.

GLASTON, ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL.

GLASTON, *à Edouard.*

Seigneur, la fiere Altonde a su tromper nos yeux;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux :
« On m'apprête la mort, je ne sais point l'attendre,
» Dit-elle; c'est de moi que mon sort doit dépendre.
» Le poison m'a vengée; en ce même moment
» Ma rivale périt..... Frémis, funeste amant!
» Tu sauras qui j'aimois par l'effet de ma haine!
» Je me venge en amante, et me punis en Reine! »

ÉDOUARD, *à part.*

Quel noir pressentiment d'un barbare destin....
(*A Glaston.*)
Que l'on cherche Eugénie, et qu'elle apprenne enfin...

Digitized by Google

SCENE XVI et derniere.

EUGÉNIE, ISMENE, ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

ÉDOUARD, *à part, voyant paroître Eugénie, soutenue par Ismene.*

O Ciel! en quel état elle s'offre à ma vue!....
O détestable Alzonde!

VORCESTRE, *à part.*

O disgrace imprévue!

EUGÉNIE.

Que servent les regrets? Laissez jouir mon cœur
Du peu de tems que doit m'accorder ma douleur.
Le croirai-je? ô mon pere! une juste puissance
A puni l'imposture et sauvé l'innocence!
Quel heureux changement, comblant tous mes desirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs?...
Je renais un instant. En perdant la lumiere,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere.
J'ai trop long-tems gémi sous ce triste fardeau:
Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau....
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre.
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux loix, ainsi qu'à mon devoir....
Pardonnez, ô mon pere! aux feux que je déplore.
Ils seroient ignorés si je vivois encore....

Digitized by Google

(*A Edouard.*)

Oui, le Ciel l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs ;
Prince.... je vous aimois.... je vous aime.... je meurs !

VORCESTRE, *à part.*

Hélas !

ÉDOUARD, *à part.*

C'en est donc fait ! ô douleur immortelle !...
Ô Ciel ! éteins mes jours ; ils n'étoient que pour elle !

FIN.

Digitized by Google

SIDNEY,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

DE GRESSET;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 3 Mai 1745.

Hinc illud est tædium et displicentia sui.... fastidio esse cœpit vita et ipse mundus, et subit illud rabidarum deliciarum, Quousque eadem?

SENECA.

A

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SIDNEY.

ROSALIE.

HAMILTON.

DUMONT, valet-de-chambre de Sidney.

HENRI, jardinier.

MATHURINE, fille de Henri.

La Scene est en Angleterre, dans une maison de campagne de Sidney.

Digitized by Google

SUJET DE SIDNEY.

SIDNEY, jeune Gentilhomme Anglois, fort riche et Militaire, a autrefois aimé une femme honnête, nommée Rosalie, qui le payoit de retour, dont la tendresse seule faisoit son bonheur et qu'il avoit projetté d'épouser; mais dissipé ensuite, il l'a abandonnée et s'est attaché à des femmes sans mœurs, qui l'ont entraîné dans le tourbillon des plaisirs de toute espece. Après trois ans passés dans ces plaisirs, il s'en est lassé, et est allé dans une de ses Terres, où dégoûté de tout, et même de la vie, qui lui est devenue un fardeau insupportable, il veut s'en débarrasser en se donnant lui-même la mort. Le souvenir de Rosalie s'est représenté à lui; et il voudroit, pour la dédommager des chagrins que lui a causés son inconstance, lui laisser tout son bien, en mourant; mais il l'a fait long-tems

Digitized by Google

chercher sans pouvoir découvrir le lieu de sa retraite. Il fait pourtant ses dispositions testamentaires en sa faveur, et charge un de ses amis, nommé Hamilton, de les exécuter, s'il parvient à la trouver. Il veut envoyer Dumont, valet-de-chambre François, qui est à son service, porter à Hamilton, à Londres, le paquet contenant ses dernieres volontés ; mais Dumont ne peut consentir à le quitter dans l'état d'accablement où il le voit. Sans, cependant, en connoître la cause, il en redoute les effets pour son maître, qu'il aime. Sidney, piqué du refus de Dumont, le congédie et envoie Henri, son jardinier, faire cette commission. Pendant ce tems, la Cour a donné un Régiment à Sidney, sans qu'il l'ait sollicité, et même à son insu. Hamilton, apprenant cette nouvelle à Londres, vient en féliciter son ami à la campagne, au moment où Henri s'est mis en chemin pour lui porter le paquet de Sidney, qui doit, selon son projet, n'être déja plus lorsqu'il le recevra. Henri sait, à la premiere poste, le passage d'Hamilton, et il revient au Château lui remettre le paquet. A la lecture de ce qu'il contient, Hamilton est déso-

Digitized by Google

lé, et il emploie tout ce que la raison et l'éloquence peuvent lui suggérer pour combattre le funeste dessein de son ami, sans pouvoir l'y faire renoncer. Mais Dumont, quoique disgracié par son maître, veille toujours sur lui, et s'attache à mettre en défaut tous les moyens dont il pourroit se servir pour s'ôter la vie. Il a enlevé ses pistolets et a changé, furtivement, contre un autre sans danger, un breuvage qu'il lui a vu préparer et qui lui a paru suspect. En effet, Sidney prend le breuvage, bien persuadé qu'il est empoisonné. Cependant, Rosalie, qui, depuis qu'il l'a abandonnée, n'a pas cessé de l'aimer et lui est toujours restée fidelle, est venue, dès ce fatal moment, se retirer chez une de ses parentes, dans une Terre, voisine de celle de Sidney. Elle apprend qu'il est à son Château, et elle lui fait demander un entretien, par la jeune Mathurine, fille de Henri. Hamilton, instruit de cette démarche de Rosalie, espere en tirer parti pour ramener Sidney à la raison, et il ménage cette entrevue. Sidney revoit Rosalie avec plaisir; mais il déclare qu'il est trop tard, croyant que le breuvage qu'il a pris va lui ravir, pour

toujours, cette chere vue. Mais Dumont paroît, et lui fait connoître le service qu'il lui a rendu, en le sauvant, malgré lui. Sidney, pénétré de la fidélité à toute épreuve de Rosalie, de l'amitié éclairée d'Hamilton et du zele, si intéressant, de Dumont, leur en témoigne sa sensibilité, en abjurant le coupable projet qu'il avoit de terminer sa vie, et en faisant celui de la passer avec eux et de la rendre aussi heureuse qu'il dépendra de lui; et il épouse Rosalie, pour commencer à mettre ce nouveau projet à exécution.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
SIDNEY.

« Malgré le double désavantage de la guerre et de la saison où l'on étoit lors de la nouveauté de cette Piece, les représentations en furent suivies avec assez d'affluence pour en décider le succès; et les applaudissemens qu'elle reçut continuellement en constaterent le mérite, dit le *Mercure de France*, du mois de Mai 1745 : extrait envoyé aux Auteurs, par un anonyme... L'exposition claire et naturelle du sujet et des caracteres, leur disposition et leur ordonnance, la marche de l'action, les gradations et les nuances de l'intérêt qui en est l'ame et le ressort, le touchant des situations, la précision et la justesse du dialogue, la noblesse et la pureté de style, toujours soutenu par l'esprit

Digitized by Google

et par le sentiment, dans un ton neuf, saillant et philosophique ; voilà ce que l'on a applaudi dans *Sidney*.... Son objet est de peindre un de ces travers de l'humanité, qui tient plus au sentiment qu'à l'esprit, et sur lequel la raison n'a point de prise ; une de ces maladies de l'ame, dont un caractere malheureux est le principe, et dont la plus funeste catastrophe est la conséquence. Sidney, jeune, riche, aimable, livré avec emportement, plus par oisiveté que par goût à toutes les passions de son âge, mais dont l'esprit, fait pour être occupé, n'a trouvé que du vuide dans la dissipation, nous représente le caractere, la façon de penser et les différentes situations d'un homme dans qui l'habitude, l'abus et la lassitude des plaisirs et du bonheur ont usé le sentiment, qui n'en a plus d'autre que l'ennui de soi même et le dégoût de la vie. Il en est si pénétré, que raisonnant conséquemment d'après cette funeste apathie, il prend, de sens-froid, la résolution d'abréger des jours qui lui sont à charge ; il y persiste avec une opiniâtreté aussi tranquille qu'invincible à la raison et à l'amitié : il n'imagine

Digitized by Google

pas même pouvoir trouver dans la maîtresse la plus tendre, et qu'il adore encore, sans s'en douter, des raisons de supporter une vie importune et odieuse ; il exécute enfin son projet avec une indifférence aussi peu suspecte d'humeur et de mélancolie que du courage fanatique des suicides. On voit par-là que le lieu de la scene étoit donné dans un pays où ces sortes de caracteres et de situations, ainsi que les catastrophes qui les terminent, sont plus communs qu'ailleurs. Un sujet aussi étranger à nos mœurs qu'à notre climat, avoit, sans doute, bien des écueils, capables de rebuter tout esprit timide, et qui n'eût pas eu, ni senti en soi-même ces puissantes ressources que l'audace du génie suppose toujours et qui ne lui manque presque jamais. Mais que ne peut un esprit créateur qui connoît dans sa nation un goût pour le neuf, d'autant plus ardent et d'autant plus insatiable qu'il a été plus satisfait, qui se dit à soi-même :

Nil intentatum nostri liquere Poetæ,

et qui, malgré l'indigence où semble devoir réduire la multitude des sujets épuisés, trouve

Digitized by Google

dans son ame l'ambition généreuse d'enrichir son siecle, et dans son invention l'heureuse fécondité nécessaire pour y parvenir ? Il est peut-être vrai de dire aujourd'hui de tous les genres :

> . . . . *Nunc vivimus ambitiosâ*
> *Paupertate omnes.* . . . .

Cette disette générale, contre laquelle il est si louable de se révolter, et l'avidité constante de la nation pour la nouveauté suffiroient donc seules, sans doute, pour faire, au moins, passer le choix d'un sujet aussi bizarre que celui de cette Piece. Mais pourquoi justifier une entreprise dont le succès est l'excuse et qui ne mérite que des éloges ? Peut-être faudroit-il en donner encore à meilleur marché à tous ceux qui étendent la carriere des Arts, pour nous procurer de nouveaux plaisirs. Nous ne devions pas moins attendre que du neuf en ce genre de l'ingénieux Auteur de *Ver-vert* et de *La Chartreuse*. On reconnoît dans *Sidney* le même génie dont le coup d'essai pour le tragique (*Edouard III*) a désabusé du préjugé de ne point ensanglanter la scene, et l'a enrichie d'une situation et d'un

Digitized by Google

coup de Théatre que personne n'avoit osé risquer avant lui. Mais la bizarrerie et la noirçeur du sujet de *Sidney* étoient encore moins un écueil pour le faire goûter que pour l'exécuter et le remplir. Il falloit bien des ressources dans l'invention pour saisir et peindre, dans toutes ses nuances, un caractere et une situation dont on n'a point vu de modele qui puisse en fournir les premiers et les principaux traits. Il falloit donc, en quelque sorte, créer ce caractere, en marquer le principe, en développer les gradations d'une maniere assez vive et assez vraisemblable pour le faire reconnoître à ceux qui ne l'avoient jamais vu, et qui n'en avoient peut-être pas même l'idée. C'étoit un de ces tours de force qui paroîtroient encore au-dessus de l'invention si le succès n'en étoit la preuve et l'éloge.... Le choix du sujet de *Sidney* avoit encore une autre difficulté aussi réelle et aussi rebutante. Le Théatre est la représentation de la vie humaine, dans les différens états et dans les différentes situations dont ils sont susceptibles ; mais toutes ces situations, quelqu'intéressantes quelles soient, ne présentent pas un intérêt aussi agréable et aussi

Digitized by Google

flatteur, et l'intérêt le plus agréable est celui qui saisit le plus et qui fait l'impression la plus générale et la plus sûre, parce qu'on ne s'intéresse, peut être, que pour avoir du plaisir. On pouvoit donc craindre que le caractere sombre et noir de Sidney, loin de saisir, ne révoltât. On regarde avec plus de complaisance le coloris tendre et gracieux de l'Albane que les touches savantes, fortes et rembrunies de Rubens et du Titien... Il falloit que *Sidney* arrachât l'aveu de l'esprit par la vérité la plus frappante, et celui du cœur par la plus touchante situation. Il falloit aussi que l'état de l'ame de Sidney et son caractere fussent présentés d'abord de la maniere la plus sensible et la moins révoltante, afin que le Spectateur pût se familiariser avec eux. Il falloit intéresser la curiosité à voir les progrès d'une situation aussi neuve et aussi critique pour l'amener de-là, sans peine, à la catastrophe qui en est la suite. Tous ces différens objets paroissent remplis avec une intelligence fine et délicate. Le caractere et la situation de l'ame de Sidney sont si décidés, qu'ils ont percé, quoique malgré lui, aux yeux mêmes de Dumont, son valet-de-chambre, qui en fait l'exposition

Digitized by Google

l'exposition, en ouvrant la scene.... Henri, le jardinier, explique ensuite à Dumont (scene VIII du premier acte) ce travers d'esprit, dont l'Angleterre fournit tant d'exemples, dans toutes les conditions, et dont le François qui a le plus réfléchi peut à peine avoir l'idée. La définition qu'il en donne, quoique dans le ton simple et grossier de son état, a toute la justesse du bon-sens le plus sûr. Elle respire autant la saine philosophie que la vraisemblance; elle fixe la situation de Sidney : elle acheve de mettre le Spectateur dans sa confidence; enfin la naïveté et la plaisanterie qui regnent dans le ton font avec le fonds des choses un contraste nécessaire dans un tableau qu'il falloit égayer par le ridicule, pour qu'il ne révoltât pas par la noirceur.... Les développemens du caractere de Sidney deviennent plus vrais, plus sérieux, plus fins et plus intéressans au second acte, dans ses deux scenes (la seconde et la sixieme) avec Hamilton, son ami, qui ont paru le chef-d'œuvre de l'esprit, du raisonnement et du dialogue. La raison et l'amitié, d'un côté; de l'autre, le dégoût, raisonné, de la vie, soutenu par le sen-

Digitized by Google

timent, y sont balancés avec une force qui se file par les gradations les plus fines.... Ces deux scenes sont entiérement remplies de très-beaux vers, qui marquent la différence essentielle du caractere de Sidney d'avec celui du *Misantrope*, et qui font, de plus, l'éloge du cœur de l'Auteur, autant que sa Piece, en général, fait celui de son esprit.... Ce même acte fournit aussi une situation touchante, dont les larmes ont fait plus d'une fois l'éloge, lorsque l'on rend à Hamilton la lettre où Sidney lui fait part de sa résolution (scenes quatrieme et cinquieme). Cette situation amene une scene attendrissante, entre Hamilton et Sidney (la scene suivante), où la façon de penser de celui-ci, qu'il avoit dissimulée jusqu'alors, et qui avoit, cependant, percé, malgré lui, se développe tout-à-fait.... Cet acte est terminé par une scene pleine de sentiment, (la huitieme) entre Rosalie et Hamilton. L'amour généreux et constant de Rosalie, malgré tous les sujets qu'elle a de se plaindre de Sidney, la joie que donne à Hamilton une rencontre aussi imprévue, l'espérance qu'il en conçoit, le trouble et l'embarras de l'un et de l'autre sont autant de

Digitized by Google

mouvemens qui augmentent sensiblement l'intérêt de la Piece.... Le troisieme acte offre, d'un bout à l'autre, le tableau le plus touchant. Sidney, croyant s'être empoisonné, retrouve Hamilton, qui, ne sachant rien de l'exécution de son projet funeste, combat encore (scene seconde) sa résolution, par tout ce que l'amitié inspire de plus tendre, et emploie enfin l'amour pour derniere ressource, en faisant paroître Rosalie (scene troisieme). Il est aisé de sentir combien cette situation, maniée avec autant d'art que de sentiment, doit faire d'impression par ses mouvemens vifs et contrastés. Sidney, touché des reproches tendres de Rosalie et du pardon généreux qu'elle lui accorde, semble étouffer l'amour que celui de Rosalie fait renaître en son cœur, et que l'inquiétude où elle est de le voir balancer le force enfin de déclarer, avec transport. Cet aveu produit dans l'ame de Sidney les regrets et les remords. Il est convaincu de son erreur, et le repentir fait naître en lui le désespoir. Les larmes que cette situation a arrachées prouvent, mieux que tous les éloges, qu'elle est filée avec la plus fine intelligence du Théatre.

Digitized by Google

Toutes les représentations en ont été marquées par ce suffrage du cœur si décisif pour le succès d'une Piece. Cette situation violente se trouve enfin heureusement terminée par un dénouement nécessaire. Dumont fait cesser la plus cruelle inquiétude, en apprenant qu'il a changé le fatal breuvage. On convient, en général, que ce troisieme acte respire autant le sentiment et la passion que le second brille de neuf et de génie. En un mot, il paroît digne de finir une Piece, qui, par les caracteres, la conduite, les situations, l'intérêt, le dialogue, et, sur-tout, le style fort de choses, saillant et soutenu dont elle est écrite, d'un bout à l'autre, et les vers brillans et faits pour passer en proverbes dont elle fourmille, peut faire dire, à juste titre :

. . . . Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo. »

« Il n'est pas nécessaire d'observer que les sentimens qui sont dans la bouche de Sidney, lorsqu'il veut se tuer, ne sont exposés que pour en montrer l'erreur, qui est si bien prouvée par Hamilton, » ajoute l'Auteur du *Mercure*.

Digitized by Google

« On a dit que Gresset auroit dû se départir du projet de faire entrer la teinte comique dans cette Piece. S'il eût approfondi le caractere de son héros, s'il l'eût fait mourir, victime de son dégoût de la vie, au moment où il retrouve une maîtresse qu'il adore, cette Piece seroit restée au Théatre, ajoutoit-on. Malgré ces réflexions, observe l'Auteur d'une Vie de Gresset, publiée à Paris, chez Berton, en 1779, on admire le talent et l'adresse avec lesquels Gresset a su tempérer, fort naturellement, le lugubre de sa Comédie par des dialogues agréables entre Sidney, toujours chagrin, et son valet-de-chambre, toujours gai, content et joyeux. Le style en est ingénieux, le dessein bien conçu, le plan bien arrangé et bien conduit. Il y a des scenes jolies, naturelles, touchantes, essentielles à la Piece. Il y en a même d'admirables qui font diversion avec ce qu'a de noir le projet affreux du principal personnage. Jamais on n'entendit au Théatre une plus belle, plus solide, plus agréable philosophie. La sagesse sublime regne dans cette Piece, pleine de leçons sublimes pour les mœurs. La question du suicide

Digitized by Google

est savamment traitée dans le second acte, et le dialogue de cet acte est digne des *Tusculanes*. Cet Ouvrage est du nombre de ceux qui brillent toujours plus sur le papier que sur le Théatre. Il ne faut que réfléchir et être un peu Philosophe pour le goûter. Le principal personnage n'offre que du triste, du noir. Il excite la pitié et l'horreur, comme un personnage de Tragédie. On prend, cependant, part à sa douleur. C'est un homme ferme et éloquent dont le sort intéresse. Les pensées et la belle versification attachent, et cette Comédie plaît infiniment à la lecture. Peut-être l'Auteur auroit-il dû réserver pour une Tragédie toutes les beautés, les grandes idées et les dialogues sublimes, marqués au coin du génie et du bon goût. Au reste, il a peint dans cette Piece ses propres mœurs, qui étoient douces, aimables et aussi chéries que ses talens. En vain y représente-t-il les chagrins, les dégoûts dont la nature humaine est assaillie sans cesse : il la fait aimer; et en lisant ses vers, on trouve qu'il est encore des plaisirs dans la vie. »

Cette derniere idée est précisément celle qu'avoit eue M. d'Arnaud en adressant les vers sui-

Digitized by Google

vant à Gresset, lors des premieres représentations de *Sidney*, et qui furent insérés dans le *Mercure* d'Août 1745 :

« En vain, de ce pinceau conduit par le génie,
» Tu nous peins les dégoûts et les chagrins divers
» Dont l'humaine nature est sans cesse assaillie ;
» Tu sais la faire aimer, Gresset ! Qui lit tes vers
» Trouve qu'il est encor des plaisirs dans la vie ! »

L'Auteur de cette Vie de Gresset auroit pu rapporter ces vers tels que M. d'Arnaud les a faits, sans se donner la peine de les délayer dans une prose qui ne pouvoit qu'affoiblir l'idée qu'ils renferment.

L'Auteur des *Observations sur Gresset et sur ses Ouvrages*, insérées dans le treizieme volume du *Nécrologe des Hommes célebres de France*, prétend que « les succès de La Chaussée, dans l'espece de Comédie sérieuse dont il est regardé comme l'inventeur, inspirerent, sans doute, à Gresset, le sujet un peu lugubre de *Sidney* ; et il ajoute que si cette Piece parut moins intéressante que *Mélanide*, et quelques autres Drames de La Chaussée, Gresset eut, du moins, l'avantage de prouver qu'il lui étoit très-supérieur dans l'art

Digitized by Google

d'écrire, et que s'il eût continué à s'exercer dans le même genre, il en seroit devenu le modele; mais qu'heureusement le bon goût le ramena à la bonne Comédie, pour laquelle il étoit né, et dont, peut-être, il eût été le restaurateur, si le motif respectable de la Religion ne l'eût pas détourné trop tôt de la carriere du Théatre. »

Sidney fut repris, pour la premiere fois, le 22 Octobre 1770, avec succès, et, depuis, il a été redonné de tems en tems.

Digitized by Google

SIDNEY,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, *seul.*

Il falloit, sur ma foi ! que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite
Fût un triste animal ! Quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon maître,
J'ai vieilli de trois ans.... Est-il devenu fou,
Monsieur Sidney ? Quoi donc ! se nicher en hibou,
Lui, riche, jeune, exempt de tout soin incommode,
Au milieu de son cours des femmes à la mode,
A la veille, morbleu! d'avoir un Régiment,
Planter-là l'univers, s'éclipser brusquement,
Quitter Londre et la Cour pour sa maudite Terre !....
Si je savois, du moins, quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus....
Mais, j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.

Digitized by Google

Depuis un mois entier, c'est le silence même....
Oh! je saurai pourquoi nous changeons de systême.
Il ne sera pas dit que nous nous ennuîrons
Sans que de notre ennui nous sachions les raisons...
(Faisant quelques pas pour entrer chez Sidney, et puis revenant.)
Allons.... J'allois me faire une belle querelle!
Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle.
Il n'a point amené seulement un laquais.
Il faut qu'en ce désert je sois tout, désormais,
Et qu'un valet-de-chambre ait la peine de faire
Le service des gens, outre son ministere!
Ah! la chienne de vie!... Encor si dans ces bois,
Pour se désennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose, enfin, dont, au passage,
On pût, avec honneur, meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien;
Mais rien n'existe ici.... ce qui s'appelle rien!
C'est pour un galant homme un pays de famine....
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du jardinier, gentille; mais cela
M'a l'air si sot, si neuf.... Ah! parbleu! la voilà....

Digitized by Google

SCENE II.

MATHURINE, DUMONT.

DUMONT.

(*Mathurine fait beaucoup de révérences.*)
BON JOUR, ma belle enfant!... Point de cérémonie,
Approchez.... Avez-vous honte d'être jolie?
Pourquoi cette rougeur et cet air d'embarras?

MATHURINE.

Monsieur....

DUMONT.

Ne craignez rien. Où portiez-vous vos pas?

MATHURINE.

Monsieur; je vous cherchois.

DUMONT, *à part*.

Ceci change de note!
Me chercher!.... Mais, vraiment, elle n'est pas si sotte!

MATHURINE.

Vous êtes notre maître?

DUMONT.

A-peu-près... Mais voyons.
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raisons?

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venue.

DUMONT.

Oh! je vous vois pour vous.

Digitized by Google

MATHURINE.

Une Dame inconnue,
Depuis quatre ans entiers, toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays, dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez; dites-moi, que veut cette inconnue?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger, dès que vous l'aurez vue.
Je ne sais quel service elle espere de vous;
Mais si-tôt qu'elle a su que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie,
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien.
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT, *à part.*

Des avances!... Oh! oh! le monde se renverse!....
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce....
(*A Mathurine.*)
Oui, qu'elle se présente.... Au reste, elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet....
Quel mérite enfoui dans une terre obscure!
J'admire les talens que donne la nature!
Déja dans l'ambassade! Auroit on mieux le ton
Et l'air mystérieux de la profession
Quand on auroit servi vingt petites-maîtresses,
Et de l'art du message épuisé les finesses?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, est un peu vieux,
Votre âge en demande un que vous rempliriez mieux;
Et, sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

Digitized by Google

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien, moi !..

(*A part.*)

Ma foi ! je la prendrois, si j'étois sans emploi....

(*A Mathurine.*)

Tenez ; je ne veux point tromper votre franchise,
Monsieur est là-dedans : vous vous êtes méprise.
Je ne suis qu'en second ; mais cela ne fait rien.
Je parlerai pour vous, et l'affaire ira bien.
C'est un consolateur de Beautés malheureuses,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuses !

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien, sur-tout !....
On vient.... Chut ! c'est mon pere.

DUMONT, *à part.*

Oh ! des peres par-tout.

SCENE III.

HENRI, DUMONT, MATHURINE.

HENRI, *apportant un paquet de lettres, et appercevant Mathurine.*

AH ! ah ! c'est trop d'honneur, Monsieur, pour notre fille....

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille !

Digitized by Google

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh ! que cela viendra,
Le tems et ton esprit.... Mais que portes-tu là ?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet, qu'un courier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu ?

HENRI.

Bon ! le diable l'emporte,
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

(*A Henri et à Mathurine.*)
J'entends, je crois, mon maître.... Oui; sortez, le voici.

(*Henri et Mathurine sortent.*)

SCENE IV.

SIDNEY, *entrant en lisant bas quelques papiers ;* DUMONT.

DUMONT.

Oserois-je, Monsieur, (cela sans conséquence,
Et sans prétendre après gêner votre silence)
Vous présenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,

Digitized by Google

Si nous avions long-tems à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vîte,
Vu que si nous restons quatre jours seulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en regle... Enfin, Monsieur, je vous le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette sépulture.
Étant seul on raisonne; on bâille en raisonnant,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament.

SIDNEY.

Une table, une plume.

(*Dumont lui approche une table, sur laquelle il y a tout ce qu'il faut pour écrire.*)

DUMONT.

Eh! mais....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Point de répliques.
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT, *à part.*

Nous sommes laconiques!

(*Il sort.*)

SCENE V.

SIDNEY, *seul, s'asseyant près de la table.*

Depuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé.
Nulle chaîne, en effet, n'arrête une ame ferme;
Et les maux ne sont rien quand on en voit le terme...

(*Il se met à écrire.*)

Digitized by Google

(Après avoir écrit quelques lignes.)

O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu,
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chere Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta nos liens!
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens.
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge, en expirant, dans ces traits que je laisse.

(Il continue d'écrire.)

SCENE VI.

DUMONT, SIDNEY.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, on ne sait pas le jour)
(Il met les lettres sur la table.) (A part.)
M'avoit fait oublier ce paquet.... Il envoie,
Sans doute, un homme à Londre; usons de cette voie.
(Il prend une plume qu'il taille.)

SIDNEY, *écrivant.*

Que vas-tu faire?

DUMONT.

Moi? mes dépêches. Parbleu!
Il faut mander, du moins, que je suis en ce lieu.

Digitized by Google

Croyez-vous qu'on n'ait point aussi ses connoissances?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances :
Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où !
Dans ma société l'on me prend pour un fou !
D'ailleurs, quitter ainsi la bonne compagnie,
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie.
Vous avez, il est vrai, des voisins amusans,
D'agréables Seigneurs, des campagnards plaisans,
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes ;
Cela fera, vraiment, des visites parfaites !

SIDNEY.

Console-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me ressuscitez ! j'étois mort sans cela !

SIDNEY, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes.
Quel diable de jargon ! Je ne vous connois plus.
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus.
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encor regretté mon pays :
Je me trouvois à Londre aussi-bien qu'à Paris.
J'étois, dans le grand monde, employé près des Belles,
Je portois vos billets ; j'étois bien reçu d'elles.
De l'amant en quartier on aime le coureur.
Je remplissois la charge avec assez d'honneur.
En un mot, je menois un train de vie honnête,
Mais ici je me rouille, et je me trouve bête.

Digitized by Google

Ma foi ! nous faisons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour, notre unique élément....
Mais, puisque nous partons, qu'est-il besoin d'écrire?

SIDNEY.

Tu pars ; je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine, à-peu-près, d'où vient cette retraite :
Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite.
Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle résignée à votre successeur ?
Il est piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et suis en pleine paix avec toutes nos Belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté,
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté !

SIDNEY, *sans l'écouter.*

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre.
Sur l'adresse, du moins, je l'imagine ainsi.

SIDNEY.

Comment ! par quel hasard me sait-il donc ici ?
(Il lit bas une des lettres du paquet, et laisse les autres sans les ouvrir.)

(Après avoir lu.)

Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires.
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir.

DUMONT.

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux et des hêtres?...
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres...

(Il lit bas les adresses des lettres fermées.)

(Après les avoir lues toutes, et lui en présentant une.)

Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance; elle est de la Cour.

(Sidney prend la lettre et la lit bas.)

SIDNEY, *après avoir lu.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise!...
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise.
Sans doute, nous partons. Il faut remercier....
Mais quel est ce mystere? Il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant, à la fin, l'objet qui vous contente,
Vous paroissiez l'apprendre avec tant de froideur!

SIDNEY, *se remettant à écrire.*

Es-tu prêt à partir? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur,
Je reste confondu! Cet état insensible,
Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible;
Et, si, jusqu'à présent, je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable, un bon-sens reconnu,
Franchement, je croirois.... excusez ce langage....

Digitized by Google

SIDNEY, *l'interrompant.*

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage!

DUMONT.

Et, pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez-là votre plus grave ami?
Ce n'est qu'un Philosophe. Au lieu de cette épître,
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans,
A ces autres amis toujours foux et brillans,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse?

SIDNEY.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse.
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur.
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable.
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins, en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie. On vient de m'adresser
Une Nymphe affligée, et qui, lasse du monde,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde.
Cela sent l'aventure!... Elle veut, m'a-t-on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit.
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante.
Si cela va son train, gardez-moi la suivante.
Vous savez là-dessus les usages d'honneur?

SIDNEY.

Laisse tes visions!

Digitized by Google

DUMONT.

Des visions, Monsieur!
C'est, parbleu! du solide, et tel qu'on n'en tient gueres.
J'ai lâché, pour nous deux, quelques préliminaires.
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et, pour tuer le tems, laissez-vous adorer.
Irai-je, en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Laisse-moi. Je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé.
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEY, *se levant et emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laissé
Un papier important....

(Il sort.)

SCENE VII.

DUMONT, *seul.*

JE n'y puis rien connoître.
La tête, par ma foi! tourne à mon pauvre maître,
Et me voilà, tout seul, chargé de la raison
Et du gouvernement de toute la maison.
Il est blasé sur tout, tandis qu'un pauvre diable

Digitized by Google

Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable;
On est fort malheureux avec de pareils rats!
Je suis donc heureux, moi? Je ne m'en doutois pas!
Il partira, s'il veut que je me mette en route;
(*Refléchissant.*) (*Appellant.*)
Et sa lettre.... Attendez.... Henri!

HENRI, *derriere le Théatre.*

Monsieur!

DUMONT, *appellant.*

Écoute....

(*A part.*)
Il a beau commander, je ne partirai pas.
Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas!

SCENE VIII.

HENRI, DUMONT.

DUMONT.

Il faut aller à Londre, et porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre...

(*A part.*)
Il est malade ou fou; peut-être, tous les deux....
Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux?
Ils nagent en pleine eau; quel diable les arrête?

Digitized by Google

HENRI.

Tenez, Monsieur Dumont, je ne suis qu'une bête;
Mais voyant notre maître, et rêvant, à part moi,
J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi.
Étant chez feu Monsieur, j'ons vu la compagnie;
J'ons entendu causer le monde, dans la vie.
Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisans.
Ils n'ont pas l'air joyeux; ils attristent les gens.
Comme ils sont toujours bien, leur joie est toute usée.
Vous ne les voyez plus jetter une risée.
Il leur faudroit du mal et du travail, par fois.
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois!
Mais, pour en revenir au mal de notre maître,
Je sommes, voyez-vous? pour nous y bien connoître,
Puisque j'ons vu son pere aller le même train.
Il fera, tout de même, une mauvaise fin,
Si cela continue, et ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur, si bon maître, si sage...

DUMONT, *l'interrompant.*

Oui, vraiment.... Mais, dis-moi, qu'avoit son pere?

HENRI.

Rien:
Le mal qui tue ici ceux qui se portont bien.

DUMONT.

Comment donc?

HENRI.

Ah! ma foi! qui l'entendra, l'explique.
Je ne sais si chez vous c'est la même rubrique
Comme en ce pays-ci; mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être foux en dedans,

Digitized by Google

Qui, sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantont-là brusquement toute la compagnie;
Et, de leur petit pas, s'en vont chez les défunts;
Sans prendre de témoins, de peur des importuns.
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau;
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtiau.
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne;
Or il ne parloit plus pour moi, ni pour personne....
Mais la parole est libre, et cela n'étoit rien.
Je le voyions varmeil, comme s'il étoit bien.
Point du tout: un biau jour il dormit comme un diable,
Si bien qu'il dort encore. On trouva sur sa table
Un certain brinborion, où l'on sut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi, pour ne plus s'éveiller.
C'étoit un grand esprit!

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme!
Le fils pourroit fort bien faire le second tome....
Laisse-moi faire.... Il vient.... Allons, va t'apprêter;
Reviens vîte.

(*Henri sort.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

SIDNEY, DUMONT.

SIDNEY.

Es-tu prêt?

DUMONT.

Oui, tout prêt à rester.

SIDNEY.

Comment?

DUMONT.

J'ai réfléchi.... D'ailleurs, l'inquiétude...
Et puis de certains bruits sur votre solitude....

SIDNEY.

Quoi! que t'a-t-on dit? qui?

DUMONT.

Je ne cite jamais.
Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès,
Et changé, tout à coup, de goût et de génie,
On vous croiroit brouillé, Monsieur, avec la vie.
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEY.

Où prends-tu cette idée?

DUMONT.

Il est vrai qu'elle est folle;
Mais la précaution n'est pas un soin frivole.

Digitized by Google

La vie est un effet, dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, si vous n'y veillez pas?

SIDNEY.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde?

DUMONT.

Moi! Monsieur? Mon projet, si le Ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour.
On ne vit qu'une fois; et, puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été Héros, sans l'amour de la vie;
Mais dans notre famille on se plaît ici-bas.
Vous savez que des goûts on ne dispute pas?
Mon pere et mes ayeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon systême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie;
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie;
Nous avons de la peine, il est vrai; mais, enfin,
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain:
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être!

SIDNEY.

Laisse-là ton sermon, et va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur, cela ne se peut pas.

SIDNEY.

De ces petits propos, à la fin, je suis las.
J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on obéisse;
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je sais congédier.

Digitized by Google

DUMONT, *à part.*

Ayez des sentimens ;
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens !
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage, quand j'y pense !)
Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Cessez de m'ennuyer,
Et partez, ou si-non....

(*On entend le bruit d'un fouet.*)

DUMONT.

Voilà votre courier.

(*Henri paroît.*)

SIDNEY.

Qui ?

DUMONT, *montrant.*

Lui. C'est mon Commis.

SCENE X.

HENRI, SIDNEY, DUMONT.

SIDNEY, *à Dumont.*

Faquin ! quel est le maître ?

DUMONT.

Monsieur, je sais fort bien que c'est à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il est de certains cas....

Digitized by Google

Battez-moi, tuez-moi; je ne partirai pas.
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes;
Et, plus vous me pressez, plus mes craintes secretes...

SIDNEY, *à Henri.*

Henri, partez pour Londre, et portez, dans l'instant,
A Milord Hamilton ce paquet important...

(*A Dumont.*)

Vous, sortez de chez moi. Faites votre mémoire;
Après quoi partez.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

DUMONT, *seul.*

Bon! me voilà dans ma gloire!
Vous me chassez? Tant mieux; je m'appartiens: ainsi
Je m'ordonne séjour, moi, dans ce pays-ci...
Il n'aura pas le cœur de me quitter! il m'aime;
Et je veux le sauver de ce caprice extrême...
Les maîtres, cependant, sont des gens bien heureux,
Que souvent nous ayions le sens commun pour eux!

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amene !
Voyez mon pauvre maître, et traitez son cerveau.
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même il se condamne à cette solitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire, et, sans doute, ici près,
Vous aurez, en chemin, rencontré son exprès.

HAMILTON.

Non; mais j'ai remarqué, traversant l'avenue,
Deux femmes, dont je crois que l'une m'est connue.
Mais ma chaise a passé; je n'ai pu les bien voir.
T'a-t-on dit ce que c'est ? Pourroit-on le savoir ?

DUMONT.

Je devine, à peu-près. Au pays où nous sommes
Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes !
Dès qu'on a su mon maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussi-tôt, sans prélude ennuyeux.

Digitized by Google

Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide statue;
Il a, tout nettement, refusé l'entrevue.
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger; j'en ferai les honneurs.
Je les prends pour mon compte, et je sais trop le monde,
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Va, fais qu'on te réponde;
Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici.
Il promene ici-près sa rêverie austere.
Vous l'avez vu là bas changer de caractere,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien,
Tout fuir, jusqu'aux plaisirs? Tout cela n'étoit rien;

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir? Quelle seroit la cause....

DUMONT, *l'interrompant.*

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose!
Mais, ma foi! je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage, au moins, dit-il quelque sujet?

DUMONT.

Bon! parle-t-il encor! Se taire est sa folie.
Ce qu'il vient d'ordonner, sur le champ il l'oublie.
Il m'avoit chassé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié;
Quelques momens après je sers à l'ordinaire:
Il dîne, sans me dire un mot de notre affaire.

Voilà

Digitized by Google

Voilà ce qui m'afflige, et non sans fondement!
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant;
Je lui croirois la fievre, et, puisqu'il faut le dire,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire!
On sauroit le remede en connoissant le mal;
Mais, par un incident et bizarre et fatal,
Grave dans ses travers, tranquille en sa manie,
Il est fou de sang-froid, fou par philosophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort.
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
Un Régiment. Eh! bien, il en a la nouvelle
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle.
Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois,
Qui, cachant, comme lui, sous un maintien sournois
Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,
Ici même, un beau jour, s'escamotta du monde.
C'est un vice de famille, et j'en suis pénétré!
Enfin, sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré!...
Voyez, interrogez. Il vous croit, il vous aime.
Je vous laisserai seuls.... Mais le voici lui-même.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

SIDNEY, HAMILTON.

HAMILTON.

J'AI voulu le premier vous faire compliment,
Ami. C'étoit trop peu qu'écrire simplement;
Et je viens vous marquer, dans l'ardeur la plus vive,
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive....
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux graces de la Cour!

SIDNEY.

Je vais vous avouer, avec cette franchise
Que l'amitié sincere entre nous autorise,
Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis sans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard.
Dans ce même moment, on vous porte ma lettre,
Sur un point important, qui ne peut se remettre;
Et si vous entriez dans mes vrais intérêts....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts?
Je ne vous conçois pas! Cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en personne.
Quoi! restez-vous ici?

SIDNEY.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,

Digitized by Google

Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé;
Et, sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde.
Il ne lui faut jamais donner légérement
Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rarement.
On le quitte, on s'ennuie, on souffre, on dissimule.
On revient, à la fin; on revient ridicule.
Un mécontent, d'ailleurs, est bientôt oublié!
Tout meurt, faveur, fortune et jusqu'à l'amitié.
Son histoire est finie; il s'exile : on s'en passe,
Et, lorsqu'il reparoît, d'autres ont pris la place.
Ne peut-on autrement échapper au chaos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce et s'enterrer d'avance?
L'homme sensé, qu'au monde attache sa naissance,
Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour.
S'affranchir, sans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien; voilà le seul systême....
Mais, parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEY.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul sujet d'en avoir!

Digitized by Google

HAMILTON.

C'est donc misantropie?
Prévenez, croyez-moi, cette sombre manie!
Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux:
Un homme difficile est toujours malheureux.
Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes,
Au siecle où nous vivons.

SIDNEY.

Je ne hais point les hommes.
Ami, je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
Meurent, en médisant de toute la nature.
Les hommes ne sont point dignes de ce mépris.
Il en est de pervers; mais, dans tous les pays
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse;
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité,
De respecter les nœuds de la société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné?

SIDNEY.

Qu'auriez-vous fait, vous-même? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé par-tout, et par-tout ennuyeux.

Digitized by Google

C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre.
Insensible aux plaisirs, dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus. Je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide et l'ennui.
Cette uniformité des scenes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appesantie.
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets
Ne doit nous ramener que les mêmes objets;
Et, par l'expérience instruit à les connoître,
Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-tems vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu,
J'ai rempli, pour ma part, ce théatre frivole.
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,
Tout seroit à sa place, et l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels, dont le Public est las!
Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche;
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche
Qu'étranger désormais à la société
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

HAMILTON.

Quelle fausse raison, cher ami, vous égare
Jusqu'à croire défendre un projet si bizarre?
Si vous avez goûté tous les biens des humains,
Si vous les connoissez, le choix est dans vos mains.
Bornez-vous aux plus vrais, et laissez les chimeres,
Dont le repentir suit les lueurs passageres.
Quel fut votre bonheur! à présent sans desirs,
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs?
Eh! quoi, n'en est-il point au-dessus de l'ivresse

Digitized by Google

Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse ?
Ce tourbillon brillant des folles passions,
Cette scene d'erreurs, d'excès, d'illusions
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphere ?
La raison à nos vœux ouvre une autre carriere.
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu;
Employer ses talens, son tems et sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser, enfin, c'est là que commence la vie.
Voilà les vrais plaisirs, dignes de tous nos vœux,
La volupté, par qui l'honnête-homme est heureux!
Notre ame pour ces biens est toute neuve encore....
Vous ne m'écoutez pas! Quel chagrin vous dévore ?

SIDNEY.

Je connois la raison: votre voix me l'apprend;
Mais que peut-elle, enfin, contre le sentiment ?
Marchez dans la carriere, où j'aurois dû vous suivre,
Pour moi, je perds déja l'espérance de vivre.
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie, et d'un bonheur nouveau.
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être:
Mon état désormais est de n'en plus connoître.
Privé du sentiment, et mort à tout plaisir,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoissez votre erreur. Cet état méprisable,
Ce néant déshonore une ame raisonnable.
Quand il vous faudroit fuir le monde et l'embarras,
L'homme qui sait penser ne se suffit-il pas ?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,

Digitized by Google

Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,
Heureux de se trouver, et digne de se plaire !
Je ne conseille point une retraite entiere :
Partagez votre goût et votre liberté
Entre la solitude et la société.
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde.
L'absence, le besoin vous rendront des desirs ;
Il faut un intervalle, un repos aux plaisirs.
Leur nombre accable, enfin. Le sentiment s'épuise,
Et l'on doit se priver, pour qu'il se reproduise.
Vous en êtes l'exemple, et tout votre malheur
N'est que la lassitude et l'abus du bonheur.
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs sentimens. On est ce qu'on veut être.
Souverain de son cœur, l'homme fait son état,
Et rien sans son aveu ne l'éleve ou l'abat.
Mais, enfin, parlez-moi sans fard, sans défiances.
Quelque dérangement, causé par vos dépenses,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
Je puis tout réparer ; ma fortune est à vous.

SIDNEY.

Je sens, comme je dois, ces procédés sinceres ;
Mais nul désordre, ami, n'a troublé mes affaires.
Vous verrez, quelque jour, que, du côté du bien,
J'étois fort en repos, et que je ne dois rien.

Digitized by Google

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez ; votre état m'inquiete :
Ce sinistre discours....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Peut-être, la retraite
Saura me délivrer de tous ces sentimens.
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens.
Ma lettre vous instruit. Suivez mon espérance.
Tout mon repos dépend de votre diligence....
Au reste, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y justifîrez. D'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence.
Après ces soins remplis, je vous attends ici.
Partez, si vous aimez un malheureux ami !

(*Il sort.*)

SCENE III.

HAMILTON, *seul.*

Ce ton mystérieux, cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite !
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel !....

Digitized by Google

SCENE IV.

HENRI, HAMILTON.

HENRI.

ON m'a dit votre nom à la poste prochaine,
Monsieur ; d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine.
Notre maître vers vous nous envoyoit d'ici ;
(Lui présentant une lettre.)
Mais, puisque vous voilà, voici la lettre aussi.

HAMILTON, *prenant la lettre.*

Donne Cela suffit ; tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.
(Henri sort.)

SCENE V.

HAMILTON, *seul.*

Qu'A-T-IL donc pu m'écrire ?
(Il lit.)
« Recevez, cher ami, mes éternels adieux....
» Vous savez à quel point j'adorai Rosalie,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux ?
» J'ignore son destin. Si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve et conserve sa vie,

Digitized by Google

» Je lui donne mes biens, par l'écrit que voici,
» Et remets son bonheur aux soins de mon ami.
» Daignez tout conserver.... Si sa mort est certaine,
» Épargnez sur mon sort des regrets superflus :
» J'étois lassé de vivre, et je brise ma chaîne.
» Quand vous lirez ceci je n'existerai plus.

SIDNEY. »

(*Après avoir lu.*)

Quel déplorable excès, et quelle frénésie !....
Allons le trouver; prévenons sa furie.

(*Il fait quelques pas pour sortir, et rencontre Sidney, qui entre.*)

SCENE VI.

SIDNEY, *entrant d'un air égaré;* HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

Reprenez ce dépôt qui me glace d'effroi....
Vous me trompiez, cruel !

(*Il lui rend sa lettre.*)

SIDNEY.

Que voulez-vous de moi ?
Puisque vous savez tout, plaignez un misérable !
Ma funeste existence est un poids qui m'accable !
Je vous ai déguisé ma triste extrémité.
Ce n'est point seulement insensibilité,

Digitized by Google

Dégoût de l'univers, à qui le sort me lie;
C'est ennui de moi-même, et haine de ma vie.
Je les ai combattus; mais inutilement !
Ce dégoût désormais est mon seul sentiment.
Cette haine, attachée aux restes de mon être,
A pris un ascendant, dont je ne suis plus maître.
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le tems de ma prison.
Faut-il donc, sans honneur, attendre la vieillesse,
Traînant, pour tout destin, les regrets, la foiblesse;
Pour objet éternel l'affreuse vérité,
Et, pour tout sentiment, l'ennui d'avoir été ?
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine,
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne....
Mais, vous en conviendrez, quand on sait réfléchir,
Malheureux sans remede, on doit savoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire !
Que la raison sur vous reprenne son empire.
Un frein sacré s'oppose à votre cruauté.
Vous vous devez, d'ailleurs, à la société.
Vous n'êtes point à vous, le tems, les biens, la vie,
Rien ne nous appartient; tout est à la Patrie.
Les jours de l'honnête-homme, au conseil, au combat,
Sont le vrai patrimoine et le bien de l'État.
Venez remplir le rang où vous devez paroître.
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être:
Tout renaîtra pour vous.... Mais, hélas ! je vous voi
Plongé dans un repos, qui me remplit d'effroi !...
Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage,

Digitized by Google

Vous suivrez, de sang-froid, dans leur fatal courage
Ces Héros insensés ...

SIDNEY, *l'interrompant.*

Ce courage n'est rien:
Je suis mal où je suis, et je veux être bien;
Voilà tout. Je n'ai point l'espoir d'être célebre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre;
Et j'ignore pourquoi l'on vante, en certains lieux,
Un procédé, tout simple à qui veut être mieux.
D'ailleurs, que suis-je au monde? Une foible partie
Peut bien sans nuire au tout en être désunie.
A la société je ne fais aucun tort:
Tout ira comme avant ma naissance et ma mort.
Peu de gens, selon moi, sont assez d'importance
Pour que cet univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez, cruel! Calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs!....
Mais l'amitié, du moins, n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable?

SIDNEY.

Dans l'état où je suis on pese à l'amitié:
Je ne puis desirer que d'en être oublié!

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidney, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zele à partager sa peine....
Mais cette Rosalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits?
Sont-ce-là les conseils que l'amour vous inspire?

Que

Digitized by Google

Que ne la cherchez-vous ? Sans doute, elle respire ;
Sans doute, vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEY.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour !
Je l'ai trop outragé ! Méprisable, infidele,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre ;
Le savois-je moi-même ? Égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur, fait pour l'honneur, comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté, jusques dans sa foiblesse....
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur :
Je la trompois !.... Enfin, lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes.
J'affligeai l'amour même. Indigne de ses larmes,
Je promenai par-tout mes aveugles desirs.
J'aimai, sans estimer. Triste au sein des plaisirs,
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie.
Elle avoit disparu, pleurant ma perfidie....
Hélas ! peut-être, ami, j'aurai causé sa mort ! ....
Depuis que je suis las du monde et de mon sort,
Au moment de finir ma vie et mon supplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice.
Pour lui donner mes biens, comme vous savez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, par-tout ;
Mais, depuis plus d'un mois, les recherches sont vaines.

Digitized by Google

HAMILTON.

Du soin de la trouver fiez vous à mes peines.

SIDNEY.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus.
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus,
Tout me sépare d'elle; et mon ame éclipsée
De ma fin seule, ami, conserve la pensée.
Je ne voulois savoir sa retraite et son sort
Que pour la rendre heureuse, au moins, après ma mort;
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur, déja frappé de l'atteinte mortelle!

HAMILTON.

Elle oubliera vos torts, en voyant vos regrets:
L'amour pardonne tout. Laissez d'affreux projets;
Différez-les, du moins. Rassurez ma tendresse.
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse;
Vous entendrez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts.
Je ne veux que du tems.... Me le promettez-vous?
Mon cher Sidney, parlez?

SIDNEY.

J'ai honte de moi-même!....
Laissez un malheureux, qui vous craint et vous aime....
(*Voyant paroître Dumont.*)
J'ai besoin d'être seul.... Je vous promets, ami,
De revenir, dans peu, vous retrouver ici.

(*Il sort.*)

HAMILTON.

Non; je vous suis.....

Digitized by Google

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui veut sortir.*

Monsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi ; je crains tout.

DUMONT.

Quoi ! son extravagance....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Il veut se perdre. Il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh ! je ne le crains pas !
J'ai pris ses pistolets ; son arsenal est vuide,
Et j'ai sû m'emparer de tout meuble homicide.
Consignez-moi sa vie, en toute sûreté.
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Va donc. Ne le perds point de vue.
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

A propos, l'inconnue....
Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut, ma foi !
Que cela soit dans l'air, et j'en tremble pour moi....

Digitized by Google

Ce travers tient aussi l'une des Pélerines.
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines.
Vous allez le savoir. Ma course a réussi :
Mon maître est réformé ; c'est vous qu'on veut ici.
Elle dit vous connoître.... Elle est, ma foi! jolie.
Cela rappeleroit le défunt à la vie !
Des façons, des propos, des yeux à sentimens ;
Un certain jargon tendre, imité des Romans :
Tout cela.... Vous verrez.... On vient, je crois ?.... C'est elle....
Je cours, dans mon donjon, me mettre en sentinelle.
(Il sort.)

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON, *à part.*

Que vois-je, Rosalie!.... Ah! quel moment heureux!....
(A Rosalie.)
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux!

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée,
Prête à voir terminer sa triste destinée !
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous....
Quelle étrange démarche !.... Ah ! dans des tems plus doux,

J'étois bien sûre, hélas! d'obtenir votre estime;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime:
Vous me condamnez ?

HAMILTON.

Non, vivez !.... Cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs; il est fait pour l'amour!

ROSALIE.

Que dites-vous, ô Ciel! ... Ma surprise m'accable.

HAMILTON.

Sidney, dans les remords.....

ROSALIE, *l'interrompant.*

Quel songe favorable!
Il m'aimeroit encore ?

HAMILTON.

Il est digne de vous!
Vous finirez ses maux; il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer.... Vous me rendez la vie!
Quel heureux changement dans mon ame ravie!
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort....
Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

HAMILTON.

Non, croyez votre cœur; vous êtes adorée....
Mais, par quel heureux sort, en ces lieux retirée....

ROSALIE, *l'interrompant.*

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié,
Vous connoissez mon cœur; il est justifié.
Oui, je l'aimois encor, même sans espérance.
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,

Digitized by Google

J'ai vêcu jusqu'ici c'est par ce sentiment.
Victime du malheur, quand Sidney m'eut trahie,
Privée, au même tems, d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs et fixer mon destin
Auprès d'une parente, en ce château voisin . . . . .
Mais, loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude.
Voisine de ces lieux soumis à mon amant,
J'y venois, malgré moi, rêver incessamment.
Tout m'y parloit de lui; tout m'offroit son image.
J'avois tout l'univers dans ce séjour sauvage.
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts;
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers.
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue,
Quel trouble me saisit quand j'appris sa venue!
Pour la derniere fois je voulois lui parler . . . .
Des adieux de l'amour je venois l'accabler!
Je succombois, sans doute, à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vû que toujours infidele . . . .
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir? . . . .
Venez; guidez mes pas et comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience.
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance;
Mais il me faut d'abord disposer votre amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire . . . . . .
Je vous éclaircirai ce funeste mystere.
Qu'il vous suffise ici de savoir qu'en ce jour
Fidele, heureux, par vous, il vivra pour l'amour . . . .

Digitized by Google

Je differe, à regret, l'instant de votre joie;
Mais, enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénetrent d'effroi.....
Vous me trompez; Sidney ne pensoit plus à moi?

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas..... Si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous!.... Mais non; je me retire;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous.
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie,
Sont autant de momens retranchés à ma vie!

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEY, *seul.*

C'EN est donc fait, enfin, tout est fini pour moi !....
Ce breuvage fatal, que j'ai pris, sans effroi,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille,
Va du dernier sommeil assoupir cette argile !...
Nul regret, nul remords ne troublent ma raison....
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure
Est le pere et l'ami de toute la nature....
Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
Va tomber, sans frémir, dans son sein paternel ?

SCENE II.

HAMILTON, SIDNEY.

HAMILTON.

Qu'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible !
Pourquoi donc, cher Sidney, vous rendre inaccessible ?
Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir,

Digitized by Google

Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir.
Je n'ai pu pénétrer dans votre solitude . . . .
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude ,
Et la raison sur vous va reprendre ses droits?

SIDNEY.

Embrassons-nous, ami, pour la derniere fois!

HAMILTON.

Quel langage accablant! Dans cette léthargie,
Quoi! je retrouve encor votre ame ensévelie?

SIDNEY.

De mes derniers desirs, de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur.
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie. . . .
Si la mort a frappé la triste Rosalie . . . .

HAMILTON, *l'interrompant.*

Non; elle vit pour vous. Répondez, par pitié,
Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié!
Parlez: si Rosalie, à votre amour rendue,
Dans ces lieux, aujourd'hui, s'offroit à votre vue,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres sermens,
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidelle à son amour, malgré votre inconstance,
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie et ses transports?

Digitized by Google

SIDNEY.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée! ...
Vous savez mes projets, si je l'eusse trouvée ?
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais, dans ce même jour, je ne mourrois pas moins !

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille et vous prie,
(*Appelant.*)
L'amour doit commander.... Paroissez Rosalie !

SIDNEY, *à part.*

Rosalie!.... Est-ce un songe? en croirai-je mes yeux?....

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEY, HAMILTON.

SIDNEY, *à Rosalie.*

Vous Rosalie, ô Ciel! et dans ces tristes lieux?

ROSALIE.

Oui, c'est moi, qui, malgré mon injure et ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me résoudre à la haine;
C'est moi, qui viens jouir d'un repentir heureux!
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux....
Mais, que vois-je? est-ce-là l'effet de ma présence?....
(*A Hamilton.*)
On me trompe, Hamilton; ce farouche silence....

SIDNEY.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous causer,

Digitized by Google

Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice ?
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups....
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous !

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse ;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEY.

Ne me regrettez plus ! C'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur.
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées.
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur ;
Mon triste caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser ? Quelle injustice extrême !
Est-il quelques malheurs aimé de ce qu'on aime ?
Sensible à vos chagrins, et sans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée ; et, sans autres desirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse !

SIDNEY.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse !
Insensible à la vie, au milieu de mes jours,
Il m'étoit réservé d'en détester le cours,

Digitized by Google

De voir pour l'ennui seul renaître mes journées ?
Et de marquer moi-même un terme à mes années !

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel ! quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur !
Calmez l'état affreux d'une amante alarmée :
Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée.
Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle :
Le véritable amour donne une ame nouvelle.
Sans doute, l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, et l'un par l'autre heureux,
Est faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie !

SIDNEY, *à part.*

Qu'entends-je ? je pouvois me voir encore heureux ?....
Quel bandeau, tout à coup, est tombé de mes yeux ?
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout, dans un moment, retombe dans l'abyme !....
Quel mélange accablant de tendresse et d'horreur !
D'un côté Rosalie ! et de l'autre.... O douleur !.....

(*A Rosalie.*)

Malheureux ! qu'ai-je fait ?.... Fuyez !....

ROSALIE.

De ma tendresse

(*A Hamilton.*)

Voilà donc tout le prix ?.... Vous trompiez ma foiblesse !....

(*Elle veut sortir.*)

SIDNEY,

SIDNEY, *se jettant à genoux à ses pieds.*

Non, s'il vous a juré mon sincere retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie!
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie;
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit!
Ah! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée!
L'amour pour me punir attendoit ce moment!

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidney? Quel triste égarement?....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Je ne dis que trop vrai.... Plaignez mon sort funeste!
Au sein de mon bonheur le désespoir me reste....
L'amour ralume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords!....
Oui, d'une illusion, échappée à ma vue,
Je découvre, trop tard, l'effrayante étendue!....
Quels lieux vous déroboient?.... Quelle aveugle fureur
Egara ma raison.... et combla mon malheur!

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable;
Non, mon cœur ne sait plus que vous fûtes coupable.
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour et l'honneur devoient former nos nœuds.....
Mais pourquoi me causer de nouvelles alarmes?...
Vous vous troublez! vos yeux se remplissent de larmes!

SIDNEY.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur ! ....
Oubliez un barbare, indigne du bonheur ....
Je vous revois trop tard, ma chere Rosalie !
Je vous perds, à jamais ... C'en est fait de ma vie.
Je touche, en frémissant, aux bornes de mon sort !
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort ....
Apprenez, déplorez le plus affreux délire ! ...
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire.
Je suis un furieux, que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne et que le Ciel poursuit. —

(*Il donne a lire a Rosalie la lettre écrite à Hamilton.*)

Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire,
Dans les extrêmités d'un malheur nécessaire.

ROSALIE, *après avoir parcouru la lettre.*

Que vois-je !.... Ayez pitié de mon cœur allarmé ;
Laissez ....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Il n'est plus tems, le crime est consommé.
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines :
Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON, *à Sidney.*

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours :
Peut-être en ce malheur il est quelques secours.

Digitized by Google

HAMILTON.

Je me charge de tout ; comptez sur moi, j'y vole.
Ne l'abandonnez pas.

(*Il sort.*)

SIDNEY.

Espérance frivole !

SCENE IV.

SYDNEY, ROSALIE.

ROSALIE.

ÉTOIT-CE donc ainsi, cruel ! que vous m'aimiez ?

SIDNEY.

Moi, si je vous aimois ? . . . . Ah ! si vous en doutiez
Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse !
Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous.
A la mort condamné, j'ai devancé ses coups . . . .
J'aurois vû naître, au sein des ennuis et des larmes,
Un nouvel univers, embelli par vos charmes !
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau ! . . . .
Soumis à mon auteur, je devois sur moi-même
Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême. . . .
Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur ! . . . .
J'ai blessé sa puissance ; il en punit mon cœur !

Digitized by Google

SCENE V et derniere.

HAMILTON, DUMONT, SIDNEY, ROSALIE.

HAMILTON, *à Dumont.*

Que ne m'obéis-tu?

SIDNEY.

Non, ma mort est trop sûre!

DUMONT.

Ah! vous vous regrettez?....J'entreprends cette cure!

SIDNEY, *à Hamilton.*

Chassez cet insensé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux
Que, loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux.
Je vous gardois à vue; et, d'une niche obscure,
J'avois vû des apprêts, de fort mauvais augure!
Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repassé.
Par l'alcove, et sans bruit, durant cet intervalle
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE, *à part.*

Je renais!

HAMILTON, *à part.*

O bonheur!

Digitized by Google

SIDNEY, *à part.*

A peine je le croi....

(*Il baise la main de Rosalie, et embrasse Hamilton et Dumont.*)

Rosalie.... Hamilton.... Et toi, dont l'heureux zele
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer?....

DUMONT, *l'interrompant.*

Vivez, je suis payé.
Les gens de mon pays font tout par amitié;
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance:
Le plaisir de bien faire est notre récompense!

SIDNEY, *à Rosalie.*

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur
Vont fixer sur mes jours les plaisirs et l'honneur,
Vous par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie!
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer:
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer!
Partagez mes destins! Je vous dois tout mon être;
C'est pour vous adorer que je viens de renaître!

DUMONT.

Ne savois-je pas bien qu'on en revenoit là?
Ennui, haine de soi; chansons que tout cela!
Malgré tout le jargon de la Philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi! vive la vie!

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google